



## Table des matières

<b>Table des matières</b> .....	<b>2</b>
<b>Mise au jeu</b> .....	<b>4</b>
<b>Avant. Des regroupements citoyens, des chercheur-e-s, un contexte et un colloque</b> .....	<b>5</b>
L'équipe de recherche ÉRASME.....	5
Des séminaires qui conduisent à un colloque .....	6
Les choix du comité organisateur .....	7
Les acteur-e-s en présence .....	8
<b>Pendant. Tours de parole</b> .....	<b>11</b>
L'actualité qui dérange .....	12
L'horizon politique qui inspire.....	13
Vivre ensemble : une phrase avec citoyenneté, démocratie et marges.....	14
<b>Premier soir. Dans quel monde vivons-nous ?</b> .....	<b>15</b>
Ouvertures.....	15
L'art de soi et de l'autre : le monde depuis les marges.....	17
Cartographies des mémoires : expériences de jeunes réfugié-e-s.....	17
Esperanza .....	19
Nous les femmes qu'on ne sait pas voir ! .....	20
Regards croisés : la citoyenneté et la démocratie dans notre monde.....	22
<b>Deuxième jour. Démocratie et citoyenneté en pratiques et en savoirs</b> .....	<b>25</b>
<b>Vox pop : quelles pratiques de citoyenneté et quelle démocratisation ?</b> .....	<b>26</b>
À propos de pratiques de démocratie et de démocratisation .....	27
À propos de pratiques de citoyenneté .....	30
À propos de la rencontre entre les deux termes .....	31
<b>Ateliers : échanges de pratiques et de savoirs</b> .....	<b>35</b>
1. Les intelligences citoyennes .....	36
2. Immigration et refuge : comparaison France-Québec... les leçons à tirer .....	36
3. La caravelle des droits des femmes : action de mobilisation citoyenne en Belgique .	37
4. De l'ombre à la lumière : une démarche de réappropriation du pouvoir à travers une oeuvre de création .....	37
5. Médicalisation des problèmes sociaux et résistances .....	37
6. Faire autrement avec toutes : l'enjeu de la participation. Démarche pour favoriser la participation des femmes à la vie démocratique et associative des centres de femmes et de leur regroupement .....	38
7. Femmes immigrées et racisées : nouvelles actrices politiques.....	38

8. La force du collectif en marge : expérimentation poético-politique inspirée de la lutte anti-asilaire brésilienne.....	38
9. Vous avez dit «intégration» ? .....	39
10. Le temps des émeutes .....	40
11. L'entraide : une pratique alternative de prise en compte de l'expérience et de l'expertise.....	40
12. Venu-e-s d'ailleurs et citoyennes et citoyens d'ici ? Vers de nouvelles alliances.....	40
13. Appartenance religieuse et citoyenneté.....	41
14. Une mémoire à garder vivante : la défense des droits par le mouvement communautaire .....	41
15. Cohabitation et place des personnes marginalisées dans l'espace public.....	42
16. Pratiques de participation citoyenne dans un contexte d'austérité en Espagne .....	42
<b>Retours d'ateliers : quels nouveaux savoirs proviennent des marges ?.....</b>	<b>43</b>
<b>Apéro à micro ouvert.....</b>	<b>52</b>
<b>Troisième jour. Horizons politiques et solidarités pour continuer .....</b>	<b>53</b>
<b>Petits groupes de travail et plénière : ouvrir la suite et en prendre soin .....</b>	<b>53</b>
Ce qui ouvre l'avenir.....	54
Notre rôle dans ça ? .....	56
Qu'est-ce qui a changé depuis vingt ans ?.....	57
<b>Regards des invité-e-s internationaux : la démocratie et la citoyenneté à transformer et à «arranger» .....</b>	<b>59</b>
<b>Une lecture, plusieurs lectures.....</b>	<b>63</b>
<b>Dons de paroles .....</b>	<b>67</b>
<b>Et la manif.....</b>	<b>69</b>
<b>Quelques mois plus tard... ..</b>	<b>70</b>
Ce qui a tenu la route .....	70
Les nouveaux travaux de l'équipe ÉRASME .....	71
Et vous, qu'empportez-vous ?.....	71
<b>Remerciements .....</b>	<b>72</b>
<b>Crédits .....</b>	<b>74</b>
<b>Documents mis en ligne .....</b>	<b>75</b>
Programme et texte d'accompagnement .....	75
Vidéo-clips .....	75
Prise de notes graphiques.....	75

## Mise au jeu

« L'égoïsme aveugle d'une minorité qui nous mène droit dans le mur...  
À moins que... »

L'actualité qui dérange, parole recueillie au cours du Colloque.

Peut-on imaginer un colloque international enjoué portant sur «Repenser et transformer la citoyenneté et la démocratie à partir des marges dans les sociétés néolibérales contemporaines» ? Paradoxalement, c'est ce qui s'est produit les 27, 28 et 29 novembre 2014, à Montréal. C'est arrivé en pleine dureté des impacts de décisions gouvernementales austéritaires, à la veille d'une manifestation pan-québécoise, visant à dénoncer ces manœuvres néolibérales qui ont pour principal effet de concentrer la richesse monétaire dans les mains d'une élite dominante, au Québec comme ailleurs.

Près de deux cent personnes convoquées par l'équipe de recherche ÉRASME se sont retrouvées avec leur expérience, leur expertise et leurs questionnements : participant·e·s et intervenant·e·s de regroupements citoyens et chercheur·e·s membres de l'équipe ÉRASME, autres invité·e·s de Belgique, d'Espagne, de France et du Québec.

L'équipe de préparation du Colloque avait voulu un événement favorisant les échanges entre militant·e·s et chercheur·e·s, avec un accent sur la participation de personnes actives «à partir des marges» dans les organisations des regroupements membres d'ÉRASME. Le programme du Colloque avait été pensé en conséquence.

L'événement s'est avéré riche, tant au plan de la méthode que du contenu. Il a semblé utile d'en garder la mémoire et d'en faire une «narration signifiante». Autrement dit d'en réunir les actes. Comme les moyens pour le faire étaient limités, il a été privilégié d'en traduire l'esprit plutôt que la lettre. Et d'en faire un outil remettant l'événement dans le contexte de son «avant» en vue de son «après». Sans nécessairement aller dans le détail de toutes les contributions, voici donc les «actes» de ce colloque, avec des liens par ci par là à une série de vidéo-clips réalisés par Neal Santamaria, comme autant de fenêtres plus directes sur l'événement.

Bonne lecture.



Clin d'œil sur une partie du comité organisateur et de l'équipe d'accueil.

## Avant. Des regroupements citoyens, des chercheur·e·s, un contexte et un colloque



ÉRASME réalise des recherches afin de rendre visible la pluralité des savoirs et des pratiques qui contribuent à contrer les processus d'exclusion et d'uniformisation des sociétés contemporaines, tout particulièrement dans les champs de la santé mentale, du pluralisme culturel, de l'immigration et du refuge, et des femmes. Nos travaux abordent entre autres les effets des inégalités, de la marginalisation et de l'exclusion subis par divers groupes en raison des injustices politiques, économiques, sociales et culturelles et les stratégies de résistance mises en oeuvre par ces groupes.

Programme du Colloque, automne 2014.

D'où est venu ce colloque de novembre 2014 et son sujet pour le moins substantiel ?

Cet événement venait marquer la transition vers une nouvelle ronde de travaux de l'équipe de recherche ÉRASME. C'était une occasion de faire le point. Elle venait après un cycle d'environ cinq ans d'explorations dans un contexte marqué à la fois par de nouvelles formes de souffrance sociale et une accentuation de l'exclusion, par l'influence de plus en plus visible de la nouvelle gestion publique néolibérale sur les politiques, les programmes et les services de l'État et par la résistance des individus et des groupes impliqués dans la construction de pratiques citoyennes visant à les contrer et à ouvrir de nouveaux horizons politiques axés sur la solidarité et la participation.

### L'équipe de recherche ÉRASME

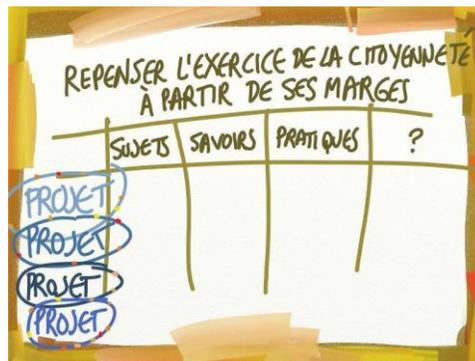
L'équipe de recherche ÉRASME fonctionne depuis 1992 dans un partenariat entre des regroupements communautaires et des chercheur·e·s du Québec. Elle a ceci de particulier qu'elle admet d'emblée le potentiel de l'action citoyenne pour apercevoir, mettre en question

et dénouer les situations d'injustice qui s'installent dans les plis et replis des systèmes dominants. La recherche vient y contribuer. Les mots repenser et transformer sont inhérents à cette approche.

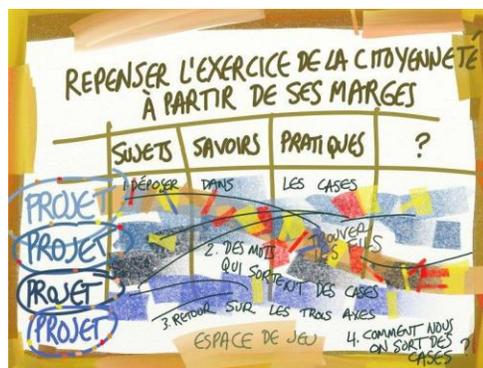
Érasme a fait ses premiers pas avec le [Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec](#) (RRASMQ) autour de préoccupations liées à la santé mentale en contestation/tension avec les approches dominantes de la biopsychiatrie, de même qu'avec l'Institut culturel de Montréal et la [Table des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes](#) (TCRI) autour des questions de pluralisme, de diversité culturelle, d'intégration. D'autres regroupements se sont joints au cours des ans : d'abord un groupe local, [PEYO](#), qui oeuvre avec des jeunes dans un quartier des plus multiethniques du Nord de Montréal, et par la suite [L'R des centres de femmes du Québec](#) entre autres autour des questions de participation. Plusieurs chercheur-e-s rattaché-e-s à diverses institutions universitaires québécoises s'y sont intégré-e-s. Et même une chercheure autonome.

Avec le temps, l'équipe a exploré diverses problématiques relatives à l'action citoyenne, à la fois à partir des besoins de recherche des regroupements membres et des travaux apparentés des membres chercheur-e-s mais toujours à partir des expériences et points de vues des personnes et groupes exclus. Un financement d'ensemble du Fonds de recherche société et culture du Québec lui permet de faciliter ces travaux et de mener une réflexion transversale aux divers projets.

## Des séminaires qui conduisent à un colloque



Des projets et des questions transversales...



... en allers-retours.

Entre 2010 et 2015, après un cycle de travaux ayant porté davantage sur la souffrance sociale, l'équipe ÉRASME a porté son attention sur l'exercice de la citoyenneté à repenser à partir de ses marges. Elle a exploré trois aspects en particulier dans une série d'allers-retours entre ses divers projets spécifiques : l'expérience de la subjectivation politique, la pluralité des savoirs, la pratique du rapport à l'État. Ceci dans un contexte de rapports marges/centres de plus en plus marqués par l'emprise de l'idéologie néolibérale.

Cet exercice plus à l'interne a conduit à trois séminaires publics en 2012 et 2013. Ils ont porté sur les thèmes suivants :

- **Séminaire 1.** Les rapports d'organismes communautaires autonomes, de leurs regroupements et de leurs membres au politique et à l'État : enjeux, sens, pratiques.
- **Séminaire 2.** Les processus de subjectivation ou... comment devient-on actrice et acteur de sa propre vie ? Comment devient-on une personne soucieuse du monde commun et prête à s'engager dans l'action pour le transformer ? Comment devient-on des citoyennes et des citoyens libres, critiques, égaux ?
- **Séminaire 3.** Faire bouger les marges : savoirs et pratiques. Comment les savoirs et les pratiques mis de l'avant par des organismes communautaires autonomes font-ils bouger les marges ?

Il avait été convenu que ces séminaires conduiraient à un colloque international, celui dont il sera question dans ce compte-rendu, et à un livre. Deux comités ont été formés. Le comité colloque s'est principalement composé autour des regroupements membres. Ceux-ci ont tenu à un événement faisant une large place à leur propre base militante : ce serait un moment de partage et d'appropriation autour des questions soulevées dans les dernières années par les travaux de l'équipe.

## **Les choix du comité organisateur**

Le thème de l'événement a été assez vite placé : «Repenser et transformer la citoyenneté et la démocratie à partir des marges dans les sociétés néolibérales contemporaines».

L'approche de l'événement a demandé plus de dialogue entre les chercheur·e·s et les regroupements.

Le monde de la recherche universitaire a sa propre culture de communication scientifique : séances de présentations formelles suivies de brèves discussions, invitations associées à un temps spécifique de parole sur une question précise, obligations reliées aux pressions institutionnelles du «publier ou périr».

Les regroupements voulaient faire vivre une expérience conviviale, proche de leur culture d'éducation populaire, centrée sur les échanges entre l'ensemble des participant·e·s plutôt que sur l'apport univoque de quelques spécialistes qu'on écoute et à qui on pose des questions.

Les invité·e·s internationaux accepteraient-ils de se prêter au jeu d'une invitation à être simplement là avec tout le monde tout en contribuant de leur propre expertise dans des moments d'atelier ou de plénière ? Et les chercheur·e·s du Québec ?

Le comité organisateur saurait-il concevoir un programme propice à l'expression signifiante de la variété des expertises en présence : citoyennes, associatives, universitaires ?

Arriverait-on, dans une conjoncture politique plutôt sombre, à susciter le désir et le courage de l'action citoyenne à poursuivre ?

Trouverait-on ensemble le sens concret des mots, facilement abstraits, formant le titre du colloque ?

Avec le soutien de [Relais Femmes](#), un collectif féministe expérimenté dans ce genre d'événement entre la recherche et l'action citoyenne, le comité organisateur a choisi de suivre son instinct. On faciliterait une large participation de personnes actives dans les organisations de base des regroupements membres. On passerait par de multiples formes d'expression. Y compris par l'art. Les invité-e-s internationaux auraient une expérience de recherches et d'actions mobilisatrices en lien avec le thème du colloque. Ce serait convivial. On documenterait l'événement.

## Les acteur·e·s en présence

Ce qui avait été imaginé est arrivé. Les invité-e-s internationaux ont accepté de jouer le jeu. Les regroupements ont mobilisé leurs membres. Les chercheur·e·s de l'équipe ont pris des tâches d'animation, d'accueil, de relais. D'autres, ou les mêmes, ont préparé un atelier, une plénière. Une artiste a pris en charge la coordination d'un moment collectif performatif pour la soirée d'ouverture.



Bref, entre le 27 et le 29 novembre 2014, plus de deux cent personnes ont passé la porte du Centre St-Pierre à Montréal pour participer au colloque.

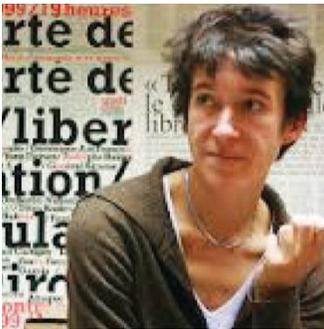
Sans nommer tout le monde, on présentera ici au moins les personnes qui ont parcouru de bonnes distances pour venir mettre leur ailleurs en résonance avec cet ici.



Majo Hansotte, formatrice d'acteur·e·s engagé·e·s, en Belgique, en France et au Québec, dans les mouvements sociaux et associatifs, dans le développement culturel et territorial, dans l'éducation populaire et scolaire, appréciée notamment pour son travail sur « les intelligences citoyennes », sur comment se prend et s'invente la parole collective. Face à la complexité du monde contemporain, comment l'opinion publique peut-elle encore prétendre à une participation aux affaires publiques ? C'était une question pour elle.



Alain Bertho, universitaire et anthropologue «du présent» en France, fondateur avec Sylvain Lazarus de l'Observatoire international des banlieues et des périphéries, auteur de l'ouvrage *Le temps des émeutes* (Bayard, 2009) écrit à partir de ce travail de recensement. Son éclairage était attendu sur des points comme : que nous disent les émeutes sur notre époque ? Comment les comprendre au-delà du moment de leur déroulement ? Quels liens y a-t-il entre elles qui ferait de notre temps ce «temps des émeutes» ?



Nathalie Ferré, enseignante-chercheuse en droit du travail en France et directrice adjointe de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, active dans des groupes de défense des droits des personnes immigrées, auteure de nombreux articles sur ces questions dont «Résistance à l'immigration jetable» et «Les contrôles d'identité : de quel droit ?»



Ariane Estenne, coordonnatrice de la Caravelle des Droits des Femmes et secrétaire générale adjointe de l'organisme communautaire féministe belge Vie Féminine. Cet organisme propose un projet social et politique pour l'atteinte d'une société égalitaire, solidaire et juste, avec douze conditions incontournables, fruits d'un processus participatif qui a mobilisé de nombreuses femmes, pour transformer notre modèle de société et remettre en question les systèmes de domination que sont le patriarcat, le capitalisme et le racisme.



Marinete Alves Bayer, membre de l'Observatoire sur l'exclusion sociale et les processus d'intégration à la communauté de Madrid en Espagne, qui regroupe des organisations communautaires, des associations et des chercheurs universitaires engagés dans la lutte contre l'exclusion et les inégalités. Ainsi que Francisco Perez Carazo, membre de l'Observatoire, et Teresa Giraldez, professeure à la Faculté de travail social de l'Université Complutense de Madrid, collaborant aux projets de l'Observatoire.

## Pendant. Tours de parole



Ça a commencé par des «tours de parole», histoire que tout le monde ait eu au moins une occasion de s'exprimer. Trois tours auto-portantes avaient été disposées dans la salle, immanquables entre l'accueil et le buffet. Joan, Michel, Raymond et d'autres proposaient crayons et papiers à tous ceux et celles qui passaient à proximité et s'assuraient que les réponses viennent s'y apposer.



La tour rouge, intitulée «Le monde actuel», recueillait les réponses à la question suivante : qu'est-ce qui me dérange le plus dans le monde actuel ?

La tour jaune, intitulée «L'horizon politique», demandait : qu'est-ce qui m'inspire pour la suite du monde ?

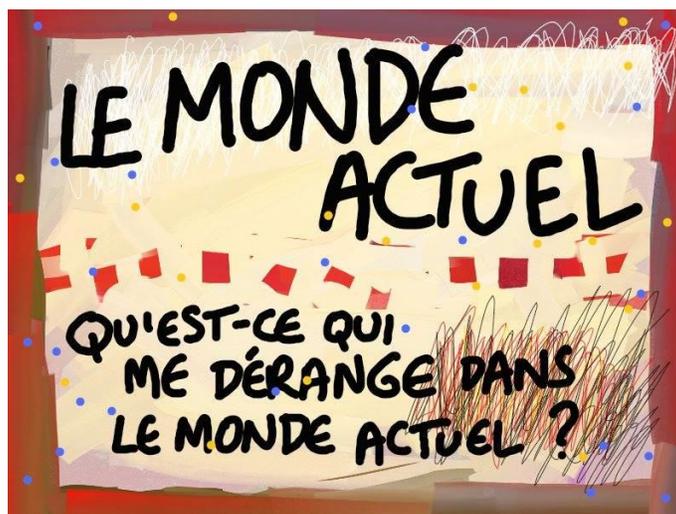
La tour bleue, intitulée «Vivre ensemble», proposait de composer une phrase avec les mots «citoyenneté», «démocratie» et/ou «marges».



Légères et faciles à monter et à démonter, elles ont ensuite accompagné l'assistance quand celle-ci s'est déplacée à la fin du repas vers la salle assignée à la suite de l'événement. Avec la consigne de continuer de les garnir.

Voici quelques échantillons de ce qu'on y trouvait une journée plus tard.

### L'actualité qui dérange



Il y a moins de solidarité.

Le manque de vision à long terme des politiciens. L'inégalité entre les salaires des métiers de type «masculin» versus «féminin». Le manque de respect de certains politiciens de respecter leurs engagements.

Les rêves brisés par la course au profit exclusif.

Les structures qui limitent l'expression de l'intelligence collective : capitalisme, patriarcat.

La résignation. L'injustice. Le «diviser pour régner».

L'indifférence à l'injustice comme ci celle-ci était normale et naturelle.

Ben les oligarchies.

L'ambiance actuelle, la morosité, la déprime générale.

Des décisions comptables pour gérer l'incommensurables !? Ouach !

Les jeunes socialise moins à cause qu'ils utilisent les textos.

L'incompréhension de ce que nous sommes toutes et tous inter-relié-e-s.

L'interminable quête du temps.

Manque de respect. L'intimidation «bullying» qui empêche la réalisation collective et individuelle. Manque d'inclusion.

L'exclusion de certains groupes sociaux suite à la stigmatisation, à l'étiquetage qui font qu'ils les intériorisent ou vivent marginalisés à jamais.

La prescription des manières de vivre.

La concentration del poder en una minoria que nos explota y enfrenta a la gran mayoria (99 %).

[Et bien d'autres]

### **L'horizon politique qui inspire**



Les valeurs des personnes capables de transformer.

Le potentiel des générations futures.

Les marges qui explicitent et font ressortir la beauté du monde.

Les femmes.

Notre combativité. Notre militantisme. Nos questionnements.

La force collective. Les vacances qui s'en viennent. La solidarité.

Les carrés multicolores de la révolte.

Avoir entendu les casseroles. Casse-les-rôles.

La capacité intrinsèque qu'a l'humain de rêver.

La solidarité au-delà de nos différences même gênantes.

L'espoir de le changer. Le rendre plus juste et beau.

Mes flos.

Des activités comme celle-ci et ce que nos enfants apprendront de tout ça.

Les solidarités complexes à construire.

La foi en l'autre, quel que soit son point de départ dans la vie.

[Et bien d'autres]

## **Vivre ensemble : une phrase avec citoyenneté, démocratie et marges**



Pourquoi des marges entre citoyens si on vit la démocratie ?

Vive la démocratie citoyenne.

Lorsque les marges décident de vivre la pleine citoyenneté, elles font émerger des printemps porteurs d'étincelles d'une réelle démocratie.

Dépasser les frontières de l'indifférence pour inclure les citoyens en marge de notre société.

La démocratie existera seulement lorsque les marges seront autant des espaces de pleine démocratie que les lieux de l'élite.

La marge de la citoyenneté.

Écoute-t-on vraiment les marges, le différent, l'Autre...

Ce sont des marges que l'on voit le mieux les frontières de la citoyenneté et les besoins immenses de démocratie.

Que les marges puissent exercer leur citoyenneté dans des démocraties qui les écoutent... au moins un peu.

Ensemble, au centre et sans semblant.

La multiplication des pratiques citoyennes permet d'élargir aux marges la démocratie.

Un art de vie.

[Et bien d'autres]

## Premier soir. Dans quel monde vivons-nous ?



Les colloques ont leurs rituels. On s'inscrit. On mange un morceau. On se retrouve. Et on donne le coup d'envoi. Ce premier soir n'y a pas manqué.

### Ouvertures

À défaut d'une présence autochtone et d'un rite d'hommage approprié, on s'est rappelé que le lieu où se tenait le colloque était sur le territoire ancestral de la nation mohawk, un geste de solidarité que nos frères et sœurs des nations autochtones demandent aux groupes québécois de poser désormais en début de leurs rencontres.

L'ouverture officielle se fait à plusieurs voix.

Lourdes Rodriguez del Barrio, chercheuse responsable de l'équipe ÉRASME, rappelle d'abord ce que n'est pas ÉRASME et à quoi l'équipe aspire :

« Cette équipe n'est pas et ne veut pas être un espace classique de recherche où les chercheurs prendraient la position du savoir légitime et chercheraient à démontrer par des données une représentation de la réalité qui prétendrait être objective et plus proche de la vérité. ÉRASME ne veut pas être non plus un espace où on ferait de la recherche « sur » les personnes, « sur » les situations, « sur » les conditions de vie.

Bien au contraire, l'équipe veut se laisser interpeller, tenter de mettre en lumière ce qu'on tente d'exclure du regard et de la parole, entendre ce qui est imprévu. Elle vise à construire de nouvelles pratiques et de nouvelles connaissances en tenant compte fondamentalement de la perspective, des expériences, du monde tel que vu et vécu par les personnes qui sont forcées de vivre à la marge, par les personnes qui subissent les conséquences de l'exclusion. Et en tenant compte aussi des dynamiques des

organisations communautaires qui travaillent avec elles, qui construisent avec elles des réponses à ces processus d'exclusion.»

Pourquoi partir des marges ? Lourdes insiste sur le fait que «dans le contexte des politiques d'austérité et de ce qu'elles nous imposent, partir de la marge est d'autant plus essentiel et pertinent que les mouvements sociaux sont appelés à entendre et à intégrer l'expérience des personnes avec lesquelles ils travaillent, [...] et à ne pas l'entendre seulement à partir des manques ou de ce qui fait seulement ressortir la souffrance mais aussi à partir de la richesse de ce que cette expérience apporte à chacun-e».

C'est de là qu'il nous faut consentir un effort important «pour tenter de construire une démocratie plus inclusive et plurielle». Choisir cette position de la marge «oblige à toujours tenter de mettre en lumière ce qu'on tente d'exclure, à ne jamais permettre d'oublier cette violence de l'exclusion qu'on tente de réduire au silence».

«Aujourd'hui, nous vous demandons de réfléchir avec nous à la citoyenneté, à la démocratie, au monde d'aujourd'hui. Nous vous invitons à vous exprimer, à prendre la parole, à utiliser différentes formes d'expression, à discuter, débattre et chercher à avancer ensemble pour trouver des réponses aux questions posées. Ce colloque, je l'espère, permettra d'échanger sur le développement de pratiques citoyennes, sur les conditions pour poursuivre inlassablement le travail de démocratisation et de résistance.»

Lourdes, aura eu beau tenter d'ouvrir le Colloque dans le calme, elle aura été interrompue par le brouhaha du sujet lui-même [[vidéoclip 1](#)]. Le néolibéralisme est partout. Est-il pensable de le contrer depuis les marges ?



C'est ce qu'on commencera à explorer, après une présentation des invité-e-s internationaux par Odile Boisclair, de l'R des Centres de femmes et membre du comité organisateur du colloque [[vidéoclip 2](#)]. Odile rappelle aussi toute l'expertise réunie dans la salle et le désir du comité organisateur d'un colloque différent, horizontal. Sans promettre «l'horizontalité parfaite», la table est mise pour une certaine « obliquité », «en tout cas pas une verticalité».

«Je ne peux passer sous silence l'expertise des gens qui sont dans la salle. Vous êtes les expert-e-s de votre vie d'abord comme les experts internationaux le sont de la leur. Et vous savez ce qui est bon pour vous et pour une société inclusive. Espérons que nous pourrions discuter, partager ensemble et trouver les moyens de changer ce modèle de société !»

Après quelques mots sur le fonctionnement du Colloque par Anne St-Cerny, elle aussi du comité organisateur, on passe pour cela dans la salle principale du colloque où l'assistance est invitée à un temps de témoignages qui vont mettre la table pour la suite.

Allons-y nous aussi, ce qui nous permettra d'en parler au présent.

## L'art de soi et de l'autre : le monde depuis les marges



L'artiste en charge de cette partie de la soirée [[vidéoclip 3](#)], Suzanne Boisvert, l'a dit dès le départ : elle n'aime pas trop l'idée de marges. Selon elle, il faut occuper toute la page.

Elle a été invitée à coordonner une présentation visuelle et théâtrale d'initiatives passant par l'expression artistique. Celles-ci ont eu cours dans les trois regroupements membres de l'équipe ÉRASME. Ces projets ont été menés dans les années et mois précédents pour dire les maux et raconter les processus collectifs qui conduisent à prendre sa place. À travers les traumatismes liés au refuge et à l'immigration. Malgré les pays intérieurs blessés et repoussés par une normalité soi-disante. En dépit des images qui emprisonnent les femmes dans leur corps. Suzanne a travaillé à concerter ces initiatives dans une même mise en présence. Dans le « beau mix » de l'art, du politique, de l'espace.

### Cartographies des mémoires : expériences de jeunes réfugié-e-s



Dans le monde où on vit, des gens se voient contraints de quitter leur maison, leur famille, leur pays, parce que la vie est devenue impossible pour eux, pour elles, dans ce qui était leur univers familial. Une expérience multimédia coopérative de [Cartographie des souvenirs](#) développée en partenariat avec le Conseil canadien pour les réfugiés et Histoires de vie Montréal a permis de

recueillir des histoires personnelles de jeunes réfugié·e·s<sup>1</sup>. Cette initiative vise à «développer une meilleure sensibilisation sur qui sont les Montréalais déplacés par la guerre, le génocide ou autres violations des droits de la personne». Trois personnes ayant participé à ce projet racontent comment elles ont approvoisé ensemble leur histoire pour la raconter et la partager ensuite avec d'autres.

Stéphanie Gasana, 24 ans, née au Rwanda, ayant grandi en Éthiopie, au Québec depuis six ans, se considère maintenant «rwando-éthiopienne-québécoise» [vidéoclip 4]. Par des transpositions de lieux, elle a pu évoquer le génocide rwandais à partir du Vieux Port de Montréal. Avec d'autres, ils ont vécu ainsi une tournée en bus d'un autre Montréal, celui des souvenirs qui viennent se rattacher à de nouveaux lieux. Par le moyen d'un dialogue intergénérationnel tenu avec sa sœur aînée qui a quinze ans de plus qu'elle, elle a pu toucher des jeunes intéressés à en savoir plus sur l'histoire de leur famille dans une tournée d'école. «L'histoire orale est un outil non négligeable. Et je pense qu'on peut changer des vies.»

Quand elle travaillait au Y des femmes, Rania Arabi, née au Koweït, d'origine palestinienne, a collaboré à un projet avec le Centre d'histoire orale de Montréal, pour les jeunes femmes immigrantes qui ont «fui des pays» et «vécu des violences» [vidéoclip 5]. Ces façons de partager «qui viennent de notre cœur, pas de notre tête», «qui vont vraiment toucher les autres», «qui viennent des profondeurs intérieures» ont été un vrai processus de découverte pour les participantes et pour elle. Elle reprend une lettre à son fils, [Cher Gabriel](#), qu'elle lui a lue la veille, maintenant qu'il est assez vieux, et qu'elle lui lit maintenant en public pour la première fois, tout en s'adressant à nous. Elle lui/nous raconte l'exode de son père quittant à 7 ans la Palestine occupée, sa première visite dans cette Palestine qu'elle n'avait pas connue et toute l'émotion de revoir avec son père la maison familiale à Jaffa, maintenant occupée par d'autres, et en dispute juridique pour l'occupation du salon entre la famille juive et la famille palestinienne qui l'habitent. Elle raconte l'histoire de cette première visite pour honorer l'histoire de son père et de sa famille, pour faire en sorte que la «souffrance ne soit pas transmise aux générations futures». Rania tiendra à ce que son petit garçon de 7 ans, le seul enfant dans la salle, reparte avec sa cocarde du colloque, laquelle a pris tout à coup une importance particulière.

Lisa Ndjuru, née au Rwanda, ayant grandi en Allemagne, a amené des images du projet Histoires de vie [vidéoclip 6]. Elle raconte que l'assassinat de son grand-père a laissé «un trou immense» dans l'histoire de sa famille. Elle présente la famille, les amis de la famille, les rencontres imprévues, le sens qui se construit «tranquillement». Elle dit comment le fait de cartographier les mémoires avec des jeunes vient se relier à l'expérience de la démocratie et de la citoyenneté, du «soi public». Elle raconte l'expérience de descendre la rue St-Denis pour déposer des fleurs dans le fleuve St-Laurent dans une commémoration annuelle du génocide au Rwanda. Cette inscription dans le temps et dans l'espace, «avec tout ce que ça a de compliqué et de pas tout à fait ajusté», dit beaucoup sur l'expérience de vivre «un petit peu ici», «un petit peu là-bas». Lisa fait état de la possibilité, en racontant de façon créative et artistique, de «créer nos vies qui sont restées un petit peu en suspens», interrompues même parfois par le difficile. Et aussi de la possibilité pour des survivant·e·s de génocides différents de partager leurs histoires : «ça crée une communauté d'humanité». C'est comme aller fouiller dans le noir ensemble, en se tenant la main, et en sifflant pour ne pas avoir peur.

---

<sup>1</sup> Un livre/dvd a été produit autour de ce projet : Miller, L., Luchs, M., et Jalea, G. D. ([2011]). *Cartographie des souvenirs. Lieux et récits, jeunes réfugiés et médias participatifs*. Montréal: <http://www.mappingmemories.ca/fr/livre> .

## Esperanza



Au fil de mes rêves, je me suspens  
Le corps aussi léger que le vent  
Ravi, je quitte enfin le sol  
Mais à vrai dire, je n'ai même pas d'ailes  
Je dois ramper sous chaque ficelle  
Rêver devient une béquille...

Le projet Esperanza de l'Échelon des pays d'en haut, dans les Laurentides, un groupe membre du Regroupement des ressources en santé mentale du Québec, fait voir une autre façon de travailler à «tisser les mots et les histoires» [\[vidéoclip 7\]](#). Annick Boyer, Line Chiquette, Manon Cyr, Yan Gesior, Corinne Gressel, Richard Petitclerc ont préparé une présentation du projet qui commence par la distribution d'une cocarde plutôt inhabituelle : un petit carton troué d'un papillon.

«Faut pas croire que c'est une vie facile», dit la chanson pendant ce temps, «laissez-moi rêver dans mon cocon, je veux devenir un papillon». Se lever avec une migraine, mal filer, faire ce qu'on a à faire, se retrouver quand même là ce soir, ça ressemble au projet Esperanza. Laisser tomber les masques, la honte. Être vrai-e avec ses émotions. «Je file pas, je file pas.» «Je suis heureuse, je suis heureuse.»

Esperanza, c'est l'aventure d'une pièce de théâtre, en faisant attention qu'elle ne soit pas trop stressante. Peu à peu, «comme par magie», sans chicane, en acceptant la parole de chacun-e, l'histoire est née. La métaphore de la chenille qui va devenir un papillon est apparue. Ce peut être l'histoire d'une dépression. Ou d'un autre parcours. Tout le monde peut s'y reconnaître. Des épreuves on en traverse tous. Il a fallu trouver la bonne mesure : théâtre de marionnettes ? théâtre d'ombres ? Un projet visuel pour laisser toute la place aux histoires. Il a fallu créer : le décor, les marionnettes, la bande sonore. C'est devenu un film. La pièce sera présentée dans un atelier du colloque.

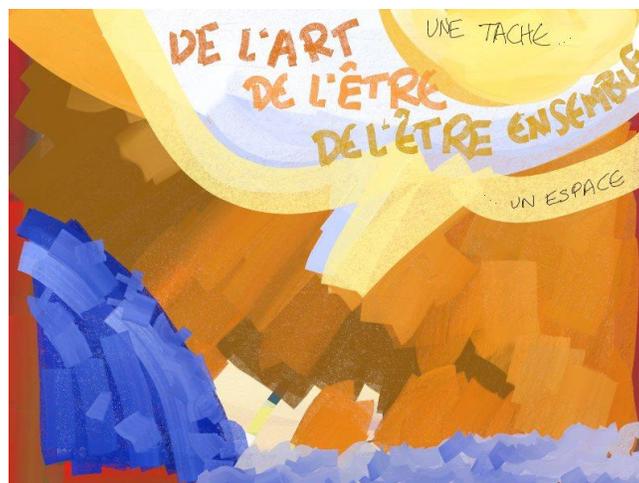
Ce soir, les participant-e-s s'en tiennent aux cadeaux pour eux et elles : affirmation de soi, se reconnaître, grandir, le plaisir de travailler en groupe, aide à s'exprimer, possibilité de raconter son histoire, possibilité d'un lieu pour réparer ses ailes, lâcher prise dans une création collective. «Ça fait du bien d'être nous-même». «Toute personne a le droit d'être» et d'avoir sa place. Au dos des cocardes papillon, des morceaux du scénario. Et pour finir, un poème. «Je veux devenir un papillon.» «Je suis un papillon.»

... Alors je sens couler la paix dans mes veines  
Alors émigre doucement la migraine  
Je me dis que je vais revivre  
Enfin la solitude a fait son boulot  
Enfin je vais venir au monde à nouveau  
Un brin de brise va suffire  
Faut pas croire que c'est une vie facile  
De toujours être obligé de naître  
Laissez-moi sortir de mon cocon  
Je veux devenir un papillon  
Je veux devenir un papillon  
Je veux devenir un papillon  
Je vais devenir...

*Une histoire de chenille*, Antoine Baldine



**Nous les femmes qu'on ne sait pas voir !**



Cette «célébration de mots» se tourne maintenant vers le Centre La Marie Debout, où les femmes voulaient réaliser un projet sur le vieillissement [[vidéoclip 8](#)]. Cela a conduit à [Nous les femmes qu'on ne sait pas voir !](#) Des voix s'élèvent de la salle. «On dirait que personne ne me

voit». «C'est quoi être vieille ?» «Pourquoi j'ai toujours l'impression de me faire avoir et jamais de me faire voir ?» «La femme invisible, c'est moi». «C'est moi.» «C'est moi.»

Suzanne, qui a été associée au projet, raconte comment les femmes ont réfléchi sur l'âge par l'art.

Les voix continuent de fuser. Corsets qui tiennent serrées.

«On voulait parler à la première personne», dit Suzanne. «Nos vies étaient notre matière à créer.»

Vieux vêtements, rides profondes. «C'est enfin moi.» «J'émerge.» Des femmes de tous âges, accompagnées d'artistes, ont conçu une exposition nomade, dans laquelle la conversation s'est poursuivie. Pour «faire grandir le nous». Pour quitter la peur. Pour défaire le corset des «petites madames». Pour mettre le pied à terre. Mille femmes de 19 à 94 ans ont participé. Elles ont montré comment on peut dépasser ses peurs quand il y a de la convivialité et de l'accueil.

«On accueillait les femmes, qui nous accueillient.» Chacune a laissé sa marque. Pour être «ici et maintenant et partout, mais ensemble».

Après de trois ans de tournée, un livre : *Petit livre d'une grande conversation sur l'âge*<sup>2</sup>. Un film à venir.

Diane Richard, Lise Gratton, Nicole Desaulniers et Johanne Chagnon viennent raconter leur expérience en collective.

Pour Diane : beaucoup à dire, un endroit pour le faire, s'exprimer par l'art. Des défis relevés : le micro, animer. La surprise et l'enchantement devant les perles de témoignages pendant la tournée. Des clous dans sa poche qui deviennent des clous pour bâtir. Non pas une œuvre d'art, mais une œuvre d'âme. En commères.

Pour Lise : comme une pèlerine en quête de sens, sur un chemin à la fois intérieur et collective. Comme une planète dans une constellation. En sécurité pour explorer des zones plus obscures, sans jugement. Des co-animations. S'agrandir avec toutes les femmes. Explorer ce qu'on ne sait pas qu'on sait. En dehors des idées reçues. Partager de l'art, de l'être, de l'être ensemble. Défaire les toiles d'araignées. Apprendre à se voir.

Pour Nicole : commencer sa retraite, chemins parcourus et à parcourir. Apprivoiser le défi des crayons, des pastels, avec des femmes inspirantes. Animer. Commencer par une tache, pour l'espace que ça donne. Se laisser aller. Assister à des métamorphoses. Voir des femmes repartir plus sereines et confiantes. Gagner de l'assurance. Un parcours de cinq années. Livrer et se livrer. Des liens avec des sœurs autochtones. Quelle retraite ?

Pour Johanne, qui s'est jointe au groupe dans la dernière année pour l'édition du livre : un livre à sortir avant la fin du mois de mars, beaucoup de bien-être appréhendé, l'image marquante du corset à défaire. Lire, lire, s'emballer. Une chorale multi-femmes. Se reconnaître. Avoir envie de faire connaître. Énergie contagieuse. Branle-bas des sens et des «ah non, je serai pas capable». Lire «vieillir c'est rajeunir». Pouvoir se connecter avec le ressenti. Pouvoir vivre encore mieux avec son âge. Poursuivre la transmission à voix haute et en être touchée. «Je n'étais pas seule. Je n'avais qu'à me laisser porter par cette énergie, forte, qui soutenait le projet depuis le début.»

---

<sup>2</sup> La Marie Debout, Boisvert, S., et Chagnon, J. (2014). *Petit livre d'une grande conversation sur l'âge*. Montréal: Centre de femmes Hochelaga-Maisonneuve.



Les paroles fusent maintenant des trois projets présentés ce soir. «Je ne suis pas seule.» «De la marge au centre, il n’y a qu’un pas.» «Je touche le cœur du monde.» «Je dis haut et fort mon histoire.» «Un nouveau monde peut être créé.» «Un monde où les maisons ne sont pas divisées en cour de justice.» «Je suis Esperanza.» «Je me révolte.» «Je me révolte, donc nous sommes.»

### Regards croisés : la citoyenneté et la démocratie dans notre monde

Une première tâche attend les invité-e-s internationaux : tout en résonnant à ce qu’ils et elles viennent de recevoir avec l’ensemble de l’assistance, il leur a été demandé d’évoquer le monde dans lequel on vit.

Nathalie, Majo, Alain, Marinete, Ariane, Teresa prennent place et tissent à leur tour des liens entre ce qui a été partagé et le monde dans lequel on vit.



Alain amène l’idée de fin des temps «qui s’est insinuée en nous en quelques années», et «qui porte tous les dangers». Quand on réfléchit à ce qu’on peut transmettre à nos enfants, plusieurs d’entre nous avons grandi dans une vision du monde où on considérait que le passé éclaire le présent, qui prépare l’avenir. Il y avait un avenir dans le progrès scientifique, démocratique, social. Au tournant des années 2000, l’expression «un autre monde est possible» laisse entendre que ce n’est plus évident. Arrive l’idée que le compte à rebours est peut-être

commencé pour la Terre. On n'est plus dans le présent. La menace est là. L'avenir consisterait à l'éviter. C'est devenu un discours de pouvoir général : il y a la dette, à éviter, la crise, à éviter, la menace terroriste, à éviter. Ce qui installe la société dans un présent au-dessus du vide, que seule l'autorité au pouvoir peut nous éviter. «Un monde dont l'avenir commun n'est plus sûr, est un monde dans lequel le commun n'est plus sûr.» Et alors, s'instaurent les murs, la haine. On cherche dans l'au-delà ce que l'ici-bas ne donne plus. D'où l'importance de points de vue de la marge qui peuvent mettre en question l'ordre imposé et dire une vérité d'avenir sur le monde qu'on nous impose.

Teresa évoque le retour de la pauvreté en Espagne, qui atteint maintenant la classe moyenne. D'où l'importance de maintenir la responsabilité de l'État social d'assurer les droits et de garantir la citoyenneté politique. Le modèle économique de consommation met à l'écart. Il y a des tensions entre la classe moyenne et les marges. Il y a des initiatives populaires pour résoudre les problèmes les plus pressants. Il faut, ceci dit, maintenir la pression sur l'État, responsable d'avoir cassé l'alliance classes moyennes-classes basses.

Nathalie a passé une partie de sa vie à entendre des histoires d'asile et d'immigration. Elle en tire trois idées.

- On vit dans un monde inégalitaire : une partie peut circuler, une autre partie est contrainte et empêchée de circuler. Les pays plus riches supportent assez peu le poids du dérèglement du monde. La majorité des personnes déplacées sont relocalisées dans des lieux limitrophes au pays quitté. Il y a l'enjeu des camps, fermés. Et des murs qu'on construit.
- On vit dans l'enfermement idéologique et identitaire. La peur de l'autre, nourrie par les politiques, a conduit au développement de l'extrême-droite. Avec la facilité de désigner un responsable à nos maux. Ce qui atteint même les partis de droite. Et conduit au retour du religieux, à même la manière dure avec laquelle on a traité les personnes.
- On vit la précarisation des droits à travers la difficulté d'obtenir des documents et une stabilité : droit du séjour, droits sociaux.

Marinete a noté le mot «contradiction». C'est un temps de contradictions fortes entre technologies et inégalités qui progressent. Il y a le scandale de l'accumulation par quelques-uns associée à l'appauvrissement des autres. La technologie pourrait pourtant être une alliée. En Espagne, on porte attention à des expériences du passé qui pourraient inspirer le présent.

Lorraine Guay, qui anime ce moment, rappelle une parole entendue en cours de soirée : «Je pleure quand la poussière de vie est trop lourde». Ce qui évoque pour elle les torts subis, la souffrance sociale, ou comment on incorpore en soi les dysfonctionnements des problèmes systémiques. Quel serait le rôle des personnes à la marge ?

À même son expérience, Majo voit quelques conditions, douloureuses et difficiles à remplir parce qu'elles confrontent l'invisibilité des situations et demandent du temps, pour que le tort subi puisse se dire.

- Remémoration. Qu'il y ait des espaces pour mettre des mots sur le tort subi, pour se remémorer son histoire comme personne ou comme groupe social avec ce qui a été perdu, pour voir comment ce tort se joue maintenant.
- Configuration. Qu'il y ait des temps de mise en forme et de partage collectif, pour que l'histoire des un·e·s devienne l'histoire de tou·te·s.

- Affrontement et refiguration. Qu'il y ait ensuite un temps qui pousse vers des conflits transformateurs.

Ariane demande si on peut parler de marges quand il est question des femmes. À Vie féminine, les femmes ont considéré qu'elles étaient marginalisées. Numériquement, en Europe, on pourrait aussi dire que ce sont les riches qui sont à la marge. Leur approche est de partir des stratégies de résistances des femmes. C'est leur première piste. Pour voir ensuite comment ces stratégies peuvent être multipliées et diffusées pour faire de la contamination.

Par rapport au mensonge institutionnel, une des conditions du commun selon Alain est de pouvoir dire ensemble la vérité de ce qu'on vit. Il faut des lieux et des conditions de travail ensemble pour que ça se puisse. Il a fréquenté des squats, des cités de banlieue, une communauté rom expulsée plusieurs fois du terrain où elle était. «C'est pas en décrivant la situation objective simplement qu'on arrive à comprendre la réalité du monde, c'est en travaillant avec [les gens] à des énoncés de ce qui serait possible autrement dans leur situation.» Cette mobilisation d'expertises de gens assignés à la marge est d'autant plus éclairante sur le monde dans lequel nous vivons qu'elle se fait dans une marche en avant vers un autre possible. Vers la conquête d'une dignité, d'un papier, d'un lieu pour vivre. Et alors «on est confronté à la richesse humaine qui nous pousse en avant. C'est dans les marges que git notre avenir.»

En Espagne, des mouvements politiques sont sortis de la marge pour devenir des partis politiques : Podemos et Ganemos. De là aussi sont venues les «marées» pour défendre les services publics. On fait échec au pessimisme en luttant pour le changement.

Marinete ajoute à ces mots de Teresa les aspects de pression sociale et la nécessité d'initiatives d'autogestion pour chercher des solutions et continuer à vivre.

Quand on discute avec des sans papier, rappelle Nathalie, ils ne désirent que se fondre dans la masse, disparaître et devenir des invisibles parmi les visibles. Dans l'atelier où elle sera demain, elle passera un petit film qui en fait état.

Avant ces ateliers du deuxième jour, l'heure est venue de clore le premier soir et de rentrer respirer tout ça.



## Deuxième jour. Démocratie et citoyenneté en pratiques et en savoirs



La seconde journée va conduire les participant.e.s à fréquenter de plus près des questions de démocratie et de citoyenneté à même des ateliers qui permettront d'approfondir davantage un ensemble d'expériences, de pratiques et de savoirs.



## Vox pop : quelles pratiques de citoyenneté et quelle démocratisation ?



Pour se mettre dans le sujet, un vox pop animé par Julie Raby vise à mettre la table et à déposer des idées.

- Qu'entendons-nous par pratiques de démocratisation ?
- Qu'entendons-nous par pratiques de citoyenneté ?

Les questions peuvent sembler un peu arides, signale Julie. On ne rencontre habituellement pas les autres dans la rue en leur demandant : «Alors la citoyenneté, ça va ? Et vos pratiques de démocratie ?»

Malgré tout, assez rapidement, le sujet porte fruit. Voici ce qui se dépose [[vidéoclip 9](#)].



## À propos de pratiques de démocratie et de démocratisation



Démocratie et démocratisation, est-ce la même chose ?

Les idées suivantes se rangent du côté de la démocratie.

- Pouvoir faire mes propres choix, avoir les bons outils, avoir accès à cette information-là, que ce soit négatif ou positif, voir les deux côtés de la médaille parce que c'est comme une médaille, il y a toujours deux côtés.
- Avoir le choix et la liberté de participer ou pas.
- Le droit de penser, réfléchir, faire des choix sans jugement.
- Le moment où surgit l'égalité.
- Le droit à la prise de la parole, à participer aux décisions, le respect quelle que soit l'identité de la personne, quelles que soient leurs vues.
- La démocratie, c'est le partage du pouvoir et ce n'est pas toujours ce qu'on vit, même dans nos organismes. Des fois on donne des services, mais la prise de parole, la prise de décision, on ne la partage pas.
- Pour moi démocratie, c'est liberté, égalité solidarité, justice. Quand on agit, quand on fait une action, il faut la faire avec ces quatre mots-là. Exemple : on est devant un mur pour voir un match de hockey ou autre. Tu dis que tu es égal-e, mais si tu mets un enfant petit de 12 ans sur le même socle, il ne voit pas le match. Celui qui a 1,80 m, il monte sur le socle et il voit le match car il a le même socle que les autres. On dit qu'on est égalitaire parce qu'on a le même socle, mais ça ne marche pas car les personnes elles-mêmes ne sont pas égalitaires.
- Pour moi, la démocratie, c'est de faire confiance et de croire que, si l'autre n'a pas la même opinion que moi, c'est un être intelligent et qu'il doit y avoir une raison pourquoi il ne partage pas mon point de vue. Donc ne pas me sentir menacé-e par des points de vue divergents du mien. Faire une réflexion, une analyse réflexive pour essayer de comprendre pourquoi c'est si différent et si divergent.
- Nous, dans notre groupe, les pratiques démocratiques, les couleurs que ça a pris, les décisions étaient prises par consensus et chaque voix était entendue. Si quelqu'un-e n'était pas d'accord, on ne continuait pas dans cette direction. Si on applique cette idée au niveau de la société, un scrutin proportionnel serait intéressant parce qu'on vote, mais souvent, on a l'impression que notre vote ne compte pas.

- Une de mes préoccupations actuelles, c'est le ton avec lequel se font les débats politiques, un ton très méprisant, très injurieux, à commencer par les radios poubelle. Ça s'étend. Il y a de plus en plus de politicien-ne-s qui ont du succès avec le ton méprisant, très méprisant, avec lequel ils parlent et s'adressent aux autres. Une des conditions de la démocratie, ça peut paraître vieux jeu, c'est la politesse.
- Pour moi la démocratie c'est l'indépendance de la justice, c'est aussi avoir le droit, l'accès à l'information avant de prendre une décision et aussi avoir les mêmes chances pour tout le monde.
- Je dirais que ça devrait être des espaces ouverts, respectueux, avec beaucoup de transparence et avec de l'information donnée et partagée, tout ça en respect et honnêteté.
- Ce serait très avantageux ce que vous dites, ce que vous faites, vous informez beaucoup de monde. Quelqu'un veut s'impliquer pour aider, il va commencer par s'habiller pour aller travailler, puis après pour aider comme nous-autres le Québec, après pour aider Ottawa étape par étape, pour que tout devienne normal, pour que tout le monde puisse avoir leur part, être désiré dedans leur démocratie. Ça va être avantageux pour ce que toi tu vas développer, ce que toi tu vas accorder aux autres. Tu vas faire grandir et amplifier ce qu'il va y avoir. Pour moi, c'est ça la démocratie.
- Le mot démo-crasse-ie, il faut enlever la crasse !
- Pour moi la démocratie, c'est se sentir responsable du cours du monde, de ne pas accepter qu'il aille comme il va, parce qu'il ne va pas très bien, et s'organiser individuellement et collectivement pour qu'il aille autrement.
- La démocratie pour moi, c'est le droit de s'exprimer non pas sur un mur, car pour moi le mot mur reflète à chaque fois le mur de Berlin, mais plutôt sur une tour, qui permet à chacun de nous voir, de nous écouter. C'est d'être écouté-e et surtout de voir son point de vue pris en compte dans tout contexte.
- La démocratie, ça n'existe pas dans notre société, plus maintenant, parce que le gouvernement, c'est lui qui gouverne tout, tout, tout, tout, tout. On n'a plus rien à dire. Comme je vois ça, la guerre, la bataille, c'est justement de faire avec les groupes communautaires beaucoup d'éducation populaire pour que justement le monde soit mieux informé et que ce ne soit pas juste les médias. Que le monde voit que, câlisse, ça n'a pas d'allure ce qui se passe, de se faire contrôler par tout. On continue la bataille.
- J'ai beaucoup aimé le point de départ du colloque hier soir quand on a parlé «d'oblicité». On est ici dans quelque chose de transversal. On est plein de monde ici avec des expériences extrêmement différentes, des lieux d'ancrage différents. Pouvoir trouver du commun dans cette manière, j'aime bien cela. Pour parler en termes de démocratie, il faut être capable de faire cette reconnaissance-là entre nous de ce que nous sommes, oui se reconnaître soi-même. Être ce qu'on est, mais être ce qu'on est à travers les regards des un-e-s et des autres, ça fait partie des conditions pour arriver à cet horizon. Je pense bien qu'ici on est une gang de convaincu-e-s !



Certaines idées se rangent du côté de la démocratisation.

- Ouvrir un espace où chacun-e peut prendre la parole et écouter.
- Être en mesure de participer.
- Les pratiques de démocratisation, c'est tous les moyens qui sont mis en œuvre pour partager le pouvoir et ces moyens peuvent être autant collectifs qu'individuels. Ça peut être dans ma cuisine quand je revendique qu'on partage les tâches et à la manif demain pour réclamer l'égalité et la justice sociale...
- ...et la politesse.
- Un des défis avec la démocratie, c'est qu'il n'y a plus d'imputabilité. Ceux qui ont le pouvoir n'ont pas de compte à rendre. Au niveau de la démocratisation, c'est de trouver des conditions pour rendre imputables ceux qui ont le pouvoir.
- La démocratisation doit aller plus loin et prendre toutes les autres formes de participation. J'ajouterais au concept de démocratisation la reconnaissance de savoirs et de savoirs être surtout dans un contexte de diversité. Il y a des savoirs et des savoirs faire différents qui doivent aussi être intégrés et reconnus. Ça aussi c'est un élément important de la démocratisation.



## À propos de pratiques de citoyenneté



D'autres interventions répondent plutôt à la question sur les pratiques de citoyenneté.

- En ce qui a trait à la citoyenneté, c'est toute la différence entre citoyen·e et citoyen·ne. Le citoyen·e, c'est celui qui vit dans la ville, le citoyen·ne, c'est celui qui s'en préoccupe et qui s'occupe de son environnement. C'est une distinction importante et souvent on ne la fait pas.
- Parmi tous les droits qu'on a, le plus fondamental, c'est le droit d'être qui on est et d'être reconnu·e comme ça.
- Quand j'ai lu la biographie de David Suzuki, une phrase m'avait frappée : « Ce n'est pas quand ça va bien que la citoyenneté est importante, mais quand ça va mal ». Il faisait référence à l'expérience des canadien·ne·s d'origine japonaise qui avaient été internés dans des camps.
- Me considérer comme citoyen·ne, mais considérer que l'autre est un·e citoyen·ne.
- Je veux parler de la citoyenneté. Ça fait 13 ans que je suis ici. Ça fait 8 ans que j'ai payé les taxes de bienvenue. Je paie les taxes scolaires, municipales... et je n'ai toujours pas le droit de voter.
- Pour moi, ça rime avec engagement. Ce n'est pas quelque chose de statique, c'est pas juste un concept, ou quelque chose d'écrit sur un papier. C'est s'engager, être engagé·e dans des pratiques qui respectent la démocratie.
- Pour moi, c'est la citoyenneté de proximité. Il faut que ce soit proche, à visage humain, dans ton quartier, dans des choses qui te touchent directement. Pas dans le sens que les gens ont les papiers qu'il faut, mais dans le sens d'exercer une parole, une participation.
- Pour moi pratiques de citoyenneté, c'est un processus d'apprentissage où on apprend ensemble à défendre des droits, à prendre la parole, un peu comme on est en train de le faire présentement.
- La citoyenneté, c'est se sentir membre à part entière d'une société quelle que soit sa différence.
- Pratiques de démocratisation, c'est réaction, réaction, réaction. En passant, il y a toujours le mur des lamentations.

- J'ai une réflexion par rapport à notre rôle citoyen, mais aussi à ce qui est attendu de nous. Je pense que trop souvent, ce que les gens peuvent faire, ce n'est pas suffisamment valorisé. Nous on est dans un organisme communautaire en santé mentale et souvent les gens ne peuvent pas travailler à temps plein, mais le 5 ou 6 heures de travail qu'ils peuvent faire, ce n'est pas assez valorisé. C'est soit tu ne travailles pas, soit tu travailles 40 heures. Cette idée d'être à l'écart, être à côté. Ce geste de vouloir reconnaître la contribution des autres, cette idée de promesse d'égalité.
- Concernant la citoyenneté, je pense que l'élément d'accès aux droits est fondamental. Le problème de la citoyenneté, c'est qu'on la définit comme un certain nombre de droits, mais qui sont souvent des droits formels et non réels. L'accès vers la citoyenneté, c'est véritablement de passer à des droits réels et non purement formels.
- Je vais vous raconter une anecdote. On était au Forum sur le plan d'action en santé mentale et en santé mentale. On parle beaucoup de notre citoyenneté, de la reconnaissance de nos droits. Il y avait des gens de l'immigration qui étaient là, et là on a eu droit à une envolée de la personne de l'immigration qui parlait de la reconnaissance de sa citoyenneté. Bon, elle ne s'adressait pas au bon ministère ni au bon palier de gouvernement, mais c'était intéressant de voir à quel point autant les femmes, en santé mentale, que de l'immigration, notre citoyenneté est menacée. Et je la vois vraiment en termes d'ouverture, d'ouverture à soi et à l'autre aussi. On travaille tellement en silos dans nos organismes communautaires. On pourrait se mettre ensemble parce que c'est la même citoyenneté. Le droit de vote, mon droit de consentir à mon traitement, ça se résume à ça. Je trouve ça enrichissant ces rencontres-là, où je sors de mon silo puis je rencontre l'autre.

### À propos de la rencontre entre les deux termes



Plusieurs interventions joignent les deux termes.

- En plus des principes et des droits, la démocratie, c'est la possibilité et l'espace de les faire appliquer. La démocratie et la citoyenneté, c'est en même temps, parce que le citoyen-ne doit avoir un espace démocratique pour les faire appliquer.
- Ce qui est important aussi bien dans la citoyenneté que dans la démocratie, c'est prendre la parole, prendre le temps de se parler, mais prendre le temps de se

comprendre, parce que des paroles, comme on a vu hier, ça ne veut pas dire la même chose dans une culture que dans une autre.

- Est-ce que la démocratie, ce n'est pas un moyen d'exclure le plus possible en recréant des catégories ? Qui est citoyen-ne, donc qui a la chance d'avoir des droits, et qui ne l'est pas.
- J'ai bien aimé que la citoyenneté, c'est la manière de contribuer, c'est la contribution qu'on fait à la démocratie. C'est l'amélioration de la démocratie. Dans des pratiques concrètes, par exemple, lors d'une assemblée, on donne la parole à celles et ceux qui ne se sont pas encore prononcé-e-s, ou on pratique l'alternance hommes/femmes. C'est des pratiques qui améliorent la démocratie. Au niveau de la citoyenneté, on a une responsabilité de se sentir interpellé-e et d'accepter d'aller prendre la parole et de contribuer.
- Ça recoupe. C'est l'inclusion des gens des minorités aussi, donc des gens qui n'ont pas encore de droit de vote. Ou ils sont chez eux, ils sont timides, ils ne veulent pas s'exprimer parce qu'ils ont peur. Ils ont aussi un manque de connaissances. Donc il faut aller les chercher. C'est ça la démocratisation.
- Pour moi la citoyenneté, c'est faire partie intégrante d'un processus, et la démocratie, c'est de permettre cette expression citoyenne-là par différents moyens. Processus, c'est très large.
- Dans la citoyenneté, il y a une liberté de paroles. Je ne serai pas mis au ban de la société, du groupe, de l'organisme ou de quoi que ce soit. Dans les pratiques démocratiques, il y a le temps, le temps pour que tout le monde comprenne les enjeux, le temps pour tout le monde de les exprimer. Ça prend du temps, la démocratie.
- Trois éléments. J'ai l'impression qu'ici on parle parfois de pratiques de démocratie et parfois de pratiques de démocratisation et du coup, quand on réfléchissait avec mes collègues en Belgique, on se disait que pratiques de démocratisation, c'était de rendre accessible la démocratie. En même temps, ce n'est pas quelque chose qui existe déjà et dont on a une idée préconçue. Ici il y a plusieurs personnes qui ont amené des définitions de la démocratie. Pour nous la différence avec des pratiques de citoyenneté, c'était d'être soi-même producteur-e-s d'une citoyenneté propre, donc de quelque chose qui était plus à inventer et dont on était soi-même producteur-e-s collectivement, à travers des pratiques collectives. D'accord avec la politesse, à condition que ce ne soit pas un moyen de lisser les violences et les dominations qui peuvent exister. Si la politesse, c'est qu'on ne peut pas s'insurger par rapport à des choses qui nous indignent ou qui sont révoltantes, alors pour moi, c'est violent.
- Tout à fait d'accord. Je perçois la démocratisation comme tout ce qui est fait pour que le citoyen-ne ait accès à un bien dont il n'est pas le maître ou l'initiateur-e. En effet pour moi, l'enjeu est la démocratie sociale, économique et autre par le citoyen. Le terme démocratisation me dérange un peu dans ce sens-là. Pour moi, la citoyenneté, c'est l'engagement autour du juste et de l'injuste. Ça se joue aussi très fort dans des pays non démocratiques. Partout dans le monde, les gens s'engagent autour de cette question-là face à un pouvoir totalitaire, autoritaire. Par ailleurs la démocratie est un régime de souveraineté populaire, mais je pense qu'il y a quelques marges entre le principe et les réalités.
- La citoyenneté, c'est apprendre qui nous sommes et d'être responsables de ce qui se passe chez nous et autour de nous de façon démocratique. Ça commence dans la famille avec les enfants et c'est comme ça qu'on aura des citoyen-ne-s impliqué-e-s plus tard. La

démocratie, ça devrait commencer dans nos écoles, donner la parole, leur aider à prendre des décisions éclairées, c'est ainsi que nous aurons des citoyen-ne-s adultes qui sauront quoi faire.

- La démocratie, ça me fait penser au courage politique. Trop souvent aujourd'hui, les hommes politiques n'en ont pas et leurs décisions sont mi-figue, mi-raisin pour ne pas déplaire. La citoyenneté, ça renvoie à une distinction. Ça ne se confond pas avec nationalité et donc ça nous renvoie à une certaine idée des frontières. On peut être citoyen-ne sans avoir la nationalité qu'il faut. Ça peut renvoyer à l'espace communautaire, à l'Union européenne. On sait aussi qu'il y a des citoyen-ne-s de seconde zone dans l'Union européenne, donc ce n'est pas ça non plus.
- Ça me rend très émotionnel. J'ai 50 ans, je viens de la classe ouvrière. Je suis du petit peuple. Je suis tanné de me faire identifier comme le « petit peuple ». Pourquoi je suis du petit peuple si je suis sensé faire partie de ce peuple-là ? Ça fait 14 ans que je suis dans le communautaire. Je ne suis plus sur le bien-être social, mais sur les rentes du Québec. Comment on veut faire une démocratie quand t'arrives pour faire une demande à l'aide sociale et qu'on te demande un cv de tout ce que tu fais, on t'enlève toute ton identité, on te juge, on te met des étiquettes, on est en train de vivre un contrôle social pas possible et ça me révolte. Comme pratique citoyenne, comme personne, comment est-ce que je peux faire changer les choses ? C'est extrêmement difficile parce que tu as des étiquettes, parce que t'écris mal. Je prends l'exemple des immigré-e-s : ils ne peuvent pas avoir des implications, mais pourtant quand je regarde la Charte des droits, ça dit dans l'article 10 que si tu as un handicap, il faut pallier à ce handicap. Mais on ne le fait pas. Bien des gens aimeraient s'impliquer, même avoir un emploi, mais malheureusement à cause de ces étiquettes sociales qu'on nous a données... En plus politiquement, moi j'en ai ras-le-bol du gouvernement parce qu'il est en train démocratiquement de nous enlever le droit comme peuple, comme citoyen-ne-s. Le pouvoir du peuple, pour le peuple, par le peuple. Présentement ils ne nous écoutent pas. C'est sûr que demain, moi je vais être à la manif.



- Ce que j'entends depuis tout à l'heure, c'est qu'on a quand même un petit peu de mal avec des mots qui sont des beaux mots, qui sont des mots anciens, mais qu'on ne prend pas du tout de la même façon selon qu'on les prend dans ce qu'on aimerait que ce soit, ou ce qu'on essaie de faire que ce soit, ou le constat de ce que c'est

institutionnellement. La citoyenneté, ça rassemble ou ça sépare ? La plupart d'entre nous ont dit que ça devrait rassembler, que ça rassemble, sauf que très précisément sur la question du vote, des droits, de la nationalité, c'est aussi aujourd'hui une arme de pouvoir. La démocratie, c'est le gouvernement du peuple ou le gouvernement sur le peuple ? Un exemple en France : un jeune décédé suite à une grenade lancée par les gendarmes pour protéger un sentier démocratiquement décidé par le conseil général du département. Elle était où, la démocratie, là ? On a aujourd'hui un vrai problème avec les mots, on a intérêt à prendre conscience que c'est devenu le véritable champ de bataille, ces mots-là, et bien poser nos conditions sur ce que ça doit être, et pas juste ce que c'est comme si ça ne pouvait pas bouger.

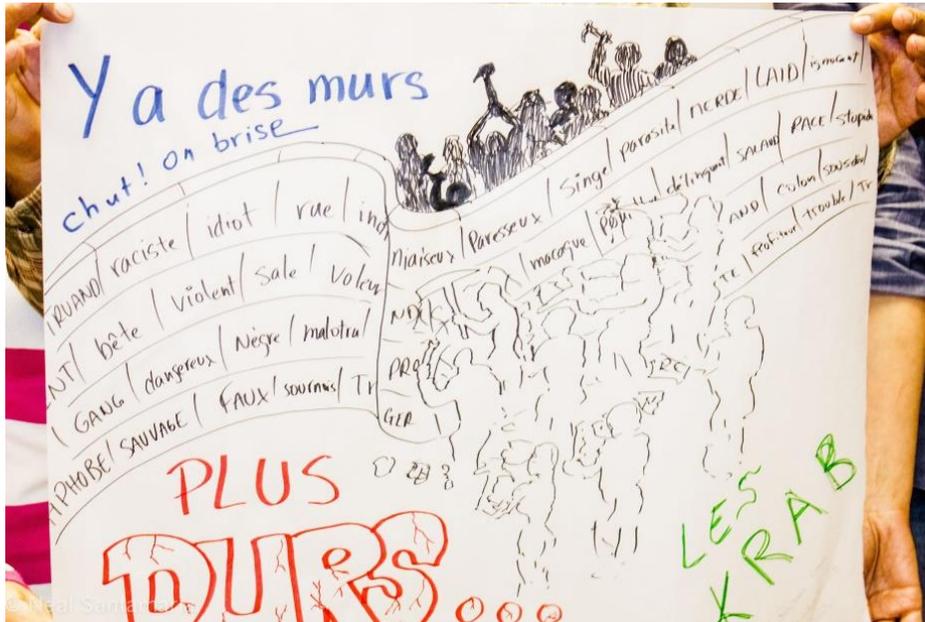
- On parle autour du même thème et ça se recoupe. Pour moi la démocratie, c'est de mieux vivre ensemble, de permettre un mieux vivre ensemble réel où on pourrait aplanir les inégalités et partager la richesse. On est une masse de personnes dans le monde. Au Québec comme partout ailleurs dans le monde, il y a des gens qui vivent dans une extrême pauvreté, une certaine survie. On parle de salaire minimum, d'un minimum pour vivre, les gens sont dans la survie tout le temps. Au Québec, on pense aux banques alimentaires qui augmentent tout le temps, on pense aux camps de réfugié-e-s qui à mon sens devraient être temporaires, mais c'est devenu permanent. Il y a des choses comme ça qui s'installent pour pallier aux difficultés et aux inégalités, puis ça devient quelque chose à long terme. De l'autre côté, on ne parle jamais de salaire maximum, de gens qui se donnent de gros salaires. Comment ça se fait qu'on ne peut jamais atteindre ce côté-là et qu'on parle toujours de salaire minimum ? Il faudrait aussi regarder de ce côté-là et faire en sorte qu'il y ait une meilleure justice.

Le temps d'échange se termine ici. Comme le rappelle Julie, on a nommé des conditions : prendre le temps, s'écouter, se reconnaître. Il ne s'agissait pas de s'entendre sur une synthèse, mais de mettre la table, d'ouvrir une carte mentale de certains mots à approfondir.



Les ateliers peuvent commencer.

## Ateliers : échanges de pratiques et de savoirs



Les ateliers devraient permettre de répondre aux questions communes suivantes (pas nécessairement à toutes les questions) :

Comment ces pratiques contribuent-elles à changer le rapport des personnes exclues à elles-mêmes et à la société ?

Comment ces pratiques en arrivent-elles à transformer l'exercice de la citoyenneté et de la démocratie ?

En quoi l'expérience d'un groupe en particulier, dans un secteur donné (santé mentale, femmes, immigration, etc.) rejoint-elle celle vécue dans d'autres secteurs ? Qu'est-ce que ces expériences ont en commun ?

Quelles alliances faire entre les différents secteurs du mouvement communautaire autonome ? Avec d'autres mouvances, avec d'autres acteurs sociaux ?

Quels nouveaux savoirs émergent des marges ?

Programme du colloque.

Cette deuxième journée tourne autour d'un travail en ateliers. Ceux-ci vont explorer plus attentivement une dimension, une expérience. Dans chacun, les participant-e-s seront invité-e-s à retenir une pratique particulièrement porteuse de transformation de la citoyenneté et de la démocratie ou une interrogation à partager en plénière. Il y aura moyen d'en vivre un le matin et un autre l'après-midi, sauf pour l'atelier 1, qui se poursuivra après la pause «boîtes à lunch» du midi.

À défaut d'un compte-rendu sur chacun, voici, à partir de la documentation disponible, une brève description des sujets abordés dans chacun de ces 16 ateliers d'une durée d'une heure et demie (et de trois heures pour le premier)<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Un autre atelier de trois heures avait été annoncé : *Créer à partir de la marge : et si nous occupions toute la page ?* «Un atelier pratique et réflexif d'art communautaire émancipateur. Différentes mises en

## 1. Les intelligences citoyennes

Animation : Majo Hansotte avec Michèle Clément.

Majo Hansotte intervient régulièrement auprès de personnes privées de parole, dont les injustices subies sont rendues inaudibles ou invisibles [[vidéoclip 10](#)]. Sortir de l'ombre et trouver les mots, les gestes, les actions pour dire le Juste et l'Injuste et ainsi accéder à l'espace public démocratique. En faire un levier de transformation individuelle et collective. Agir à travers des intelligences collectives qu'elle appelle «intelligences citoyennes». Tel est l'enjeu du processus qu'elle anime. Au sein d'un groupe de parole, des personnes témoignent de situations injustes vécues. Sur la base de ces témoignages, le groupe construit une parole politique solidaire, élabore des revendications, des actions ou des projets de vie, des initiatives locales ou plus larges, des innovations culturelles et sociales. L'atelier a deux temps : présenter le parcours proposé par Majo à partir de la description d'actions et la présentation de repères méthodologiques ainsi qu'à travers un échange avec les participants ; animer avec les participantes la construction d'une parole collective, soit une création autour du Juste et de l'Injuste, à partir d'une colère partagée, pour aller du subir à l'agir [[vidéoclip 11](#)].

## 2. Immigration et refuge : comparaison France-Québec... les leçons à tirer

Animation : Nathalie Ferré avec Marie-Claire Rufagari de la TCRI.

En France, le droit des étranger·e·s et des demandeur·e·s d'asile a subi de nombreuses réformes, reposant toujours sur le paradigme de la fermeture des frontières. L'Europe a conduit, pour partie, à un déplacement des frontières. Celles-ci demeurent plus que jamais gardées (surveillance de la Méditerranée, développement des camps, mécanisme d'attribution de responsabilité pour savoir qui doit accueillir tel ou tel exilé·e). L'appartenance à cet espace de libre circulation s'est accompagnée d'un repli sur soi pour les États membres : aux ennemis de l'extérieur s'ajoutent des ennemis de l'intérieur, des demi-citoyen·ne·s, perçu·e·s comme des profiteu·e·s qui abusent de leur libre circulation (les Roms, par exemple). Pour celles et ceux qui ont réussi à franchir les frontières et ont acquis un droit de s'installer en France (comme conjoint·e·s de Français, parents d'enfants français, salarié·e·s), le droit de séjourner sur le territoire national, nourri par une pratique restrictive de la part des administrations concernées, s'est précarisé : ces personnes ne reçoivent plus comme autrefois une carte de résident·e valable dix ans. La précarité de leur situation administrative les conduit à la précarité sociale et psychologique. Déjà privé·e·s de citoyenneté politique, comme tous les étranger·e·s non communautaires, l'exercice de leur «citoyenneté sociale» se trouve entravé.

Au Canada et au Québec, la situation aussi se détériore. En effet, les modifications au niveau de la loi de l'immigration et de la protection des réfugié·e·s, le projet de loi C-24 sur la citoyenneté, posent plusieurs obstacles tant pour l'accès à la protection qu'à la citoyenneté. Au Québec, les ressources pour l'intégration des nouveaux arrivant·e·s et la préparation de la société d'accueil sont insuffisantes. Cela entraîne une précarisation grandissante des non citoyen·ne·s, qui les empêche de participer et de s'intégrer. Heureusement, les pratiques développées par les groupes impliqués au niveau de la protection contribuent à diminuer les souffrances et la précarisation de plusieurs familles touchées. La collaboration, la multidisciplinarité, la création

---

situation, avec différents médiums artistiques pour vivre ensemble une expérience dont nous serons toutes et tous les auteur·e·s» (Programme du colloque). Il a été annulé en raison d'un nombre insuffisant d'inscriptions. De même pour un atelier de 90 minutes intitulé *Les centres des femmes, actrices politiques*.

des réels espaces de dialogue entre les acteurs institutionnels et communautaires constituent de bons leviers pour l'adaptation des pratiques et la participation des nouveaux arrivant-e-s.

### **3. La caravelle des droits des femmes : action de mobilisation citoyenne en Belgique**

Animation : Ariane Estenne de Vie Féminine.

Pendant un an, sur les routes de Belgique avec la Caravelle des Droits des Femmes, composée d'une camionnette et de tentes, Vie Féminine a été à la rencontre de milliers de femmes qui ont fait part des nombreuses difficultés qu'elles vivent encore aujourd'hui pour faire respecter leurs droits : manque d'informations, mépris des institutions, grande précarité [[vidéoclip 12](#)]. Du 8 mars 2013 au 8 mars 2014, cette Caravelle a sillonné plus de 70 villes et villages, organisant quelques 176 ateliers thématiques (violences, emploi, logement, santé, mobilité, handicap...) auxquels ont participé environ 6000 femmes, sans compter les 225 femmes relais sur lesquelles s'est appuyé le projet. L'atelier est construit pour permettre de voir comment ce projet a permis :

- de produire et d'expérimenter collectivement des nouvelles pratiques de participation, de renforcement et de mise en réseau des femmes ;
- de visibiliser l'enjeu des droits des femmes dans l'espace public ;
- de produire de nouveaux savoirs collectifs sur les difficultés rencontrées par les femmes sur leurs droits.

### **4. De l'ombre à la lumière : une démarche de réappropriation du pouvoir à travers une oeuvre de création**

Animation : Des membres de L'Échelon des Pays-d'en-Haut, une ressource alternative, membre du RRASMQ.

C'est au moyen de la réalisation d'un théâtre d'ombres que les membres de l'Échelon des Pays-d'en-Haut ont donné vie à Esperanza. Lors de cet atelier, les participant-e-s auront eu l'occasion de partager sur l'expérience vécue à l'Échelon et de pouvoir visionner la vidéo *Esperanza, une histoire d'espoir*. Ce théâtre d'ombres est le récit d'une petite chenille qui a toujours voulu être un papillon. C'est à travers les hauts et les bas de la vie qu'on accompagne la petite Esperanza dans son cheminement vers l'ouverture aux autres, la découverte de soi et son plein épanouissement. Ce récit épique fait l'analogie du parcours d'une personne vivant avec un trouble en santé mentale dans une ressource alternative.

### **5. Médicalisation des problèmes sociaux et résistances**

Animation : Robert Théoret (RRASMQ), Doris Provencher (AGIDD-SMQ) et des personnes membres d'un groupe de base.

La société nord-américaine baigne dans une culture où l'on explique et tente de résoudre de nombreux problèmes sociaux par l'entremise de la psychiatrie, mais aussi de la psychologie. Nous assistons aujourd'hui au phénomène de la surconsommation de médicaments, ce qui donne à tort l'impression de bien gérer sa santé. La consommation de médicaments repose souvent sur la croyance que les pilules règlent tous les problèmes. Il est pertinent de se demander si la prescription d'un ou de plusieurs médicaments n'est pas le résultat obligatoirement attendu d'une consultation médicale réussie.

La psychiatrisation des problèmes sociaux et leur médicalisation vident le contenu politique de problèmes complexes tels que la pauvreté et la violence. La psychiatrie individualise les problèmes et les solutions. Elle les sort de leur contexte sociopolitique et assaisonne le tout de médicaments. Quelles résistances apporter ? Il faut continuer à travailler dans le sens d'un système fondé sur les droits fondamentaux et favoriser le dialogue en psychiatrie au niveau du traitement et surtout des alternatives pour qu'enfin tous et toutes puissent vivre dans la communauté plutôt que dans les services.

### **6. Faire autrement avec toutes : l'enjeu de la participation. Démarche pour favoriser la participation des femmes à la vie démocratique et associative des centres de femmes et de leur regroupement**

Animation : Nesrine Bessaïh, France Bourgault, Harreen Camden, Diane Lamothe, Fabienne Mathieu, travailleuses et participantes dans des centres de femmes du Québec et à L'R des centres de femmes du Québec.

Depuis 2010, les 92 centres membres de L'R des centres de femmes du Québec se sont engagés dans une démarche de réappropriation de leur base d'unité politique, de leurs pratiques d'éducation populaire, de délibération et d'intervention féministe. La question de la place des participantes dans les centres de femmes et dans le regroupement provincial a été prépondérante tout au long de la démarche. Quels sont les différents moyens qui ont été pris pour favoriser la participation des femmes à la vie démocratique et associative des centres de femmes et de leur regroupement? Quels sont les impacts de ces moyens sur la participation des femmes, sur les centres et sur le regroupement? Parmi ces moyens, on s'intéressera, entre autres, à une recherche-action pilotée par un comité d'encadrement composé de travailleuses et de participantes de centres. Cette recherche sur la participation des femmes vise à explorer comment les pratiques des centres changent le rapport des personnes exclues à elles-mêmes et à la société et comment elles en arrivent à transformer l'exercice de la citoyenneté et de la démocratie.

### **7. Femmes immigrées et racisées : nouvelles actrices politiques**

Animation : Yasmina Chouakri de la TCRI et Mounia Chadi du Réseau d'action pour l'égalité des femmes immigrées et racisées du Québec (RAFIQ).

Comment est né le Réseau d'action pour l'égalité des femmes immigrées et racisées du Québec (RAFIQ) ? Yasmina Chouakri dresse l'historique du processus déployé par le RAFIQ et la TCRI. Mounia Chadi fait le bilan de la tournée faite dans sept régions du Québec pour recueillir la parole des femmes immigrées et racisées. Cette tournée a démontré que ces femmes ne trouvent des réponses adaptées à leurs réalités ni dans les organismes dédiés aux femmes ni dans les organismes du secteur de l'immigration. La majorité des femmes n'avaient pas compris ce qu'était un focus groupe. Pour la majorité, c'était la première fois qu'elles pouvaient partager avec d'autres femmes. Certaines ont pleuré et manifesté le besoin de telles rencontres.

### **8. La force du collectif en marge : expérimentation poético-politique inspirée de la lutte anti-asilaire brésilienne**

Animation : Paula Brum Schäppi et Thais Mikie de Carvalho Otanari (doctorantes).

À partir de leurs recherches doctorales sur des processus de participation liés à la lutte «anti-asilaire» brésilienne, Paula et Thais proposent d'explorer avec les participant·e·s la notion de

collectif, autant dans ses dimensions expérientielle que conceptuelle. Cela se fait à travers des extraits d'entrevues et des images d'expériences collectives de lutte et de construction de savoirs qui contribuent aux processus de subjectivation politique. Ceci afin de conceptualiser et de discuter en groupe sur la force du collectif en marge, vécue autant au sein du mouvement anti-asilaire brésilien que des mouvements sociaux québécois et de voir comment cette force transforme la citoyenneté et la démocratie.

- Quels sens prend la notion de collectif lorsque les personnes en marge se rencontrent pour discuter et tenter de changer le monde commun?
- Que peut nous apprendre le mouvement anti-asilaire brésilien sur la radicalité des transformations portées par les marges et sur le dessein toujours inachevé d'une *agora* plurielle?
- Lorsque le pari de l'action collective bouge le focus de l'individu souffrant vers le collectif créatif, quels processus de subjectivation et pratiques de citoyenneté s'inventent?

Ces questions sont explorées en groupe, sur un mode d'échange proche de ceux auxquels Paula et Thais ont participé lors de leurs recherches sur le terrain au Brésil. Entre autres, laisser la place à d'autres formes d'expression que la parole raisonnée et raisonnable est fondamental. Elles débutent avec une *vivência*, un exercice qui a comme objectif de sensibiliser les participant·e·s à des modes alternatifs d'expérimentation collective par l'art et le corps. Elles proposent aussi de co-produire un patchwork des réflexions suscitées durant l'atelier dans un langage poétique et d'en rapporter une partie en plénière.

## 9. Vous avez dit «intégration» ?

Projection du documentaire *Regarder l'arc-en-ciel : Pour réinventer l'intégration* (2014), suivie d'une discussion avec Marie-Laurence Poirel, Sally Robb et des représentant·e·s de ressources alternatives en santé mentale.

Ce documentaire d'une trentaine de minutes, réalisé par Merdad Hage, est une production collective issue des travaux du comité de suivi d'un projet de recherche financé dans le cadre des Actions concertées sur la pauvreté et l'exclusion sociale du Fonds de recherche du Québec - Société et culture. Cette recherche – *Repenser l'intégration dans la collectivité des personnes vivant avec des problèmes de santé mentale. Pour une démarche citoyenne de réflexion et d'action* – met en évidence que différentes visions et conceptions de l'intégration sociale des personnes ayant un vécu de problèmes de santé mentale coexistent aujourd'hui, notamment dans les milieux d'intervention.

Le documentaire explore ces enjeux en donnant la parole à trois personnes ayant un vécu de problèmes de santé mentale. Elles parlent de leurs parcours, de leurs rêves, de leur manière personnelle d'habiter et de prendre part à la communauté et au monde commun. Au fil du documentaire, des intervenant·e·s de milieux de pratique publics et communautaires en santé mentale sont appelés à partager leur vision de l'intégration et de l'inclusion sociale et des défis rencontrés dans leur pratique.

Les témoignages de personnes concernées, d'intervenant·e·s et de gestionnaires de milieux de pratique publics et communautaires en santé mentale rencontré·e·s dans cette recherche montrent que cette pluralité dans les visions de l'intégration doit être prise au sérieux. Sa reconnaissance constitue une base essentielle pour la co-construction d'une société plus inclusive pour les personnes vivant avec des problèmes de santé mentale. Loin d'être détachées des enjeux de la «vraie vie», les visions plurielles de l'intégration s'articulent étroitement et

s'enracinent dans les conditions d'existence des personnes ayant un vécu de problèmes de santé mentale. Elles rendent compte à la fois de la diversité des expériences et des parcours personnels, ainsi que de la complexité et de l'hétérogénéité des défis qui se posent sur le terrain, dans la société québécoise aujourd'hui.

Le film est précédé d'une brève mise en contexte. Une discussion suit avec les participant·e·s.

### **10. Le temps des émeutes**

Animation : Alain Bertho et Diane Lamoureux.

Alain Bertho recense quotidiennement les émeutes dans le monde depuis 2007 ([www.berthoalain.com](http://www.berthoalain.com)). Son livre *Le temps des émeutes* (Bayard, 2009) est écrit à partir de ce travail de recensement. Cet ouvrage est une analyse anthropologique de ce phénomène qui connaît un développement exponentiel et planétaire depuis quelques années.

L'atelier permet de débattre des questions suivantes : que nous disent les émeutes sur notre époque ? Comment les comprendre au-delà du moment de leur déroulement ? Quels liens y a-t-il entre les émeutes françaises, chinoises, canadiennes, algériennes, marocaines, bulgares, belges ? S'agit-il d'accidents, d'événements marginaux, spontanés, ou peut-on au contraire les considérer comme une action politique profondément contemporaine qui ferait de notre temps ce « temps des émeutes » ?

### **11. L'entraide : une pratique alternative de prise en compte de l'expérience et de l'expertise**

Animation : Des membres du RRASMQ, de la TCRI, de l'Écho des femmes de la Petite Patrie, membre de L'R des Centres de femmes du Québec.

Objectifs :

- comprendre la vision de l'entraide comme partage d'expériences et d'expertises;
- reconnaître la valeur de l'entraide tant au plan individuel que collectif;
- identifier les défis et les obstacles liés aux pratiques d'entraide.

Déroulement proposé :

- permettre aux participants d'évoquer leur représentation de l'entraide;
- présenter différentes manières de concevoir l'entraide, de la vivre, dans divers milieux de pratique;
- échanger sur les expériences, les défis, les obstacles et comment les franchir.

### **12. Venu-e-s d'ailleurs et citoyennes et citoyens d'ici ? Vers de nouvelles alliances**

Animation : Sylvie Guyon de la TCRI et Roxane Caron.

À partir des témoignages d'une personne immigrante, d'une formatrice en interculturel et d'une intervenante, l'atelier tente de cerner dans quelle mesure les organismes communautaires favorisent le cheminement citoyen des personnes immigrantes (relations entre l'intervenant et la personne immigrante, relations au sein des ressources, relations entre ces différentes ressources). Ceci pour dégager des pistes pour des alliances porteuses au sein du mouvement de l'action communautaire.

### **13. Appartenance religieuse et citoyenneté**

Animation : Abdelwahed Mekki-Berrada, Guylaine Hébert de PEYO, Alfredo Ramirez (doctorant), et Lorraine Guay comme facilitatrice.

Cet atelier interroge la portée et les limites de l'ancrage dans les traditions culturelles comme déclencheur de la *subjectivation culturelle*. La subjectivation culturelle, ou culturelle-spirituelle, est une nouvelle notion. Elle est développée pour la première fois par Abdelwahed Mekki-Berrada, «ici et avec vous». L'idée est d'explorer une «stratégie» centrale dans la plupart des populations migrantes non-occidentales qui construirait la liberté du sujet dans des espaces collectifs plutôt que par l'individuation. Il s'agit d'un mode de subjectivation, culturellement et historiquement situé, où l'ancrage dans la tradition culturelle-spirituelle est central. La tradition étant entendue ici comme un système de sens qui gouverne le rapport du sujet au monde. Il «gouverne», mais n'impose pas une obéissance aveugle, car la tradition spirituelle-culturelle est elle-même dépendante du sujet spirituel-culturel qui la maintient vivante en la réinterprétant sans cesse (Gadamer). Elle ne se perpétue et se transforme que «par la grâce de l'interprétation» (Ricoeur) qu'en fait le sujet.

C'est cette [im]possible articulation entre subjectivation culturelle et ancrage dans la tradition qui est interrogée ici. Pour l'illustrer et ainsi mieux la saisir, la notion de subjectivation spirituelle-culturelle est arrimée à l'islam comme tradition spirituelle et discursive (Asad), c'est-à-dire une tradition reposant sur un ensemble de pratiques, de textes canoniques fondateurs, ainsi que de concepts et de symboles (Coran, ahadith, culte, port du voile) (Mahmood), tous inévitablement soumis à une négociation collective du sens, elle-même inscrite dans des rapports de pouvoir. Le sujet culturel se reconstruit alors sans cesse dans les spirales de ce processus de subjectivation culturelle où interagissent tradition, négociations du sens, et résistance/subordination dans le rapport à soi et à l'autre.

### **14. Une mémoire à garder vivante : la défense des droits par le mouvement communautaire**

Animation : Francine Saillant, Ève Lamoureux, Marie-Claude Olivier, Yan Grenier et Julie Bruneau

L'atelier propose une visite immersive dans un projet de recherches développé au sein de ÉRASME et dont l'objectif est de co-construire la mémoire du mouvement communautaire au Québec dans cinq secteurs d'action, soit celui des femmes, de l'immigration, de la santé mentale, du handicap et des LGBT. Les actions artistiques qui ont accompagné le mouvement font partie de cette mémoire vivante, parlée, visuelle et sonore. Le projet, amorcé en 2012, d'une durée de cinq années, réunit sept chercheur·e·s et une vingtaine d'étudiant·e·s, en collaboration avec plusieurs regroupements du communautaire.

Après une présentation courte de ce projet, assortie d'extraits d'archives sonores et visuelles laissant la parole à des leaders des actions communautaires, des illustrations de la contribution des témoins-acteur·e·s du mouvement et de leur participation à la construction de cette riche mémoire sont proposées. Dans le reste de l'atelier, d'une durée aussi de 45 minutes, les participant·e·s échangent sur le travail de mémoire du mouvement communautaire, et sur son utilité dans le présent contexte néolibéral.

## **15. Cohabitation et place des personnes marginalisées dans l'espace public**

Animation : Michel Parazelli, Éric Gagnon, René Charest et Bernard St-Jacques.

Il arrive que les gestionnaires des espaces publics urbains tendent à privilégier certaines catégories de citoyen-ne-s consommateur-e-s au détriment des autres personnes, dont celles qui n'ont que la rue pour vivre autrement. Comment agir alors pour faire reconnaître les personnes en situation de marginalité comme des usagères légitimes des espaces publics et pour favoriser ensuite un partage démocratique de ces espaces avec les personnes en situation de marginalité ? Deux expériences d'intervention sont présentées ainsi qu'une troisième en émergence. La première est une pratique de dialogue entre quatre groupes d'acteurs concernés par la place occupée par les jeunes de la rue dans les espaces publics, le dispositif Mendel (1999-2006). La seconde expérience est la clinique Droits Devant du RAPSIM visant à accompagner les personnes itinérantes dans la défense de leurs droits face aux contraventions reçues dans l'espace public. La dernière est celle d'un projet en gestation visant à mobiliser les personnes en situation de marginalité (prostitué-e-s, itinérant-e-s, jeunes de la rue, toxicomanes) dans le but de leur offrir un soutien pour qu'elles puissent élaborer une parole collective et débattre elles-mêmes des enjeux entourant le partage de l'espace public.

## **16. Pratiques de participation citoyenne dans un contexte d'austérité en Espagne**

Animation : Marinete Alves Bayer et Teresa Giraldez, avec Lourdes Rodriguez.

L'atelier aborde :

- les impacts de la crise et des politiques d'austérité en Espagne;
- les grandes mobilisations citoyennes et leurs impacts au niveau de la protection des acquis : les marées ou mareas (vertes pour l'éducation, oranges pour les services sociaux, et blanches pour la santé, lesquelles ont contribué à limiter les privatisations), les indigné-e-s de la Plaza del Sol qui ont inspiré des mobilisations internationales, la lutte pour arrêter les expulsions résultant de la crise immobilière;
- des pratiques de l'OEISM (Observatoire sur l'exclusion et l'inclusion social de Madrid) axées sur l'alliance entre les organismes communautaires, associations et universitaires pour promouvoir l'action citoyenne auprès des personnes et groupes plus vulnérables (gitan-e-s, sans abris, immigrant-e-s et réfugié-e-s, personnes vivant avec de problèmes de santé mentale).

On y présente aussi des données qui marqueront les participant-e-s. Selon l'OCDE, l'Espagne est le pays industrialisé où l'accroissement des inégalités à la suite de la crise de 2008 a été le plus important. Les politiques d'austérité ont érodé le système de protection sociale.

- Près de la moitié de la population vit dans des conditions précaires, 31,9 % des ménages ont du mal à joindre les deux bouts, plus de 600 000 ménages ne peuvent s'assurer une alimentation adéquate, ce qui touche 1,5 million de personnes.
- Le taux de pauvreté est passé de 21,3 % en 2009 à 30,4 % en 2013.
- Entre 2009 et 2013, les revenus moyens des ménages ont diminué de 10,9%.
- En 2014, plus de 14 millions de personnes étaient en situation de pauvreté, c'est-à-dire plus d'une personne sur quatre (30,4% de la population), et 6 100 200 personnes étaient en situation d'extrême pauvreté (13,1% de la population).

- Au premier trimestre de 2014, 731 700 ménages étaient sans aucun revenu (3,98% du total).
- De juin 2013 à juin 2014, le nombre de millionnaires a augmenté de 24%.

## Retours d'ateliers : quels nouveaux savoirs proviennent des marges ?

L'effervescence d'une telle journée est perceptible quand arrive le moment d'en rendre compte, plus tard dans l'après-midi de ce deuxième jour. Il faut attendre que chaque atelier ait terminé. Il faut replacer la grande salle divisée pendant la journée en plus petits espaces. Une plénière a été prévue, avec le défi, réussi, de présenter la teneur des échanges sans leur longueur.



Une question repère a été proposée pour cette plénière, guidée par Sylvie Guyon à l'animation : quels nouveaux savoirs proviennent des marges ? Dans l'ordre et le désordre, les partages tournent autour de cette proposition avec une certaine liberté qui ne dessert pas pour autant le propos, même s'ils n'y répondent pas directement<sup>4</sup>.

Ce moment en feu d'artifice, visuel et sonore, du programme se prête mieux à la captation vidéo qu'au compte-rendu structuré [[vidéoclip 13](#)]. Alors allons-y comme ça se présente, de façon un peu débridée, par touches et allusions.



<sup>4</sup> La question sera aussi reprise par Alain Bertho et Nathalie Ferré dans leur intervention lors de la plénière du lendemain.

Les rapports se font à plusieurs.

Mise en scène sur les droits des femmes. Les femmes ont-elles le droit d'avoir des droits ? Slogans. «Nos droits, on y croit !»

Poème sur la démarche de l'Échelon des pays d'en haut : «Je suis». «Je suis libre dans la marge.» «J'espère compter.» «J'entends quand j'écoute.» [...] «Je suis ce que nous sommes.»

Sur la médicalisation des programmes sociaux, un mannequin bleu cagoulé, avec les étiquettes de nombreux diagnostics psychiatriques médicamenteux à souhait, comme ça arrive beaucoup dans la réalité. «De quoi devenir fou-e si on l'est pas encore.» Des étiquettes à enlever pour faire apparaître Élisabeth.

Vidéo à plusieurs voix, venue de France, sur les dilemmes et les abus liés au refuge. «Notre voix doit être entendue.» «Nous ne voulons pas disparaître.» Ressemblances entre la France et le Québec sur les frontières qui se ferment. Les permis temporaires. Vivre dans l'ombre. Enjeux de financement des associations dans un contexte de sous-traitance étatique.

À propos de faire autrement avec toutes : en oblicité avec la base, sur la base d'unité politique, en prenant le temps, à contretemps, en portant attention au processus, en mouvement entre soi et toutes.

Chronologie et processus de la mise en place du Réseau d'action pour l'égalité des femmes immigrées et racisées. Devenir «des sujets et non pas des objets». Devenir une voix. Dans la diversité. Continuer à travailler sur les politiques d'immigration dans une approche différenciée selon le sexe. Et porter attention aux catégories.

Images politico-poétiques du Brésil sur l'énergie positive de la folie. «La liberté, c'est le meilleur soin.» «La solidarité, c'est la véritable thérapie.» «La folie en mouvement.» «La folie nourrit le monde.» Se rejoindre tou-te-s dans la folie.

Trois voix mises en contact dans une recherche sur l'intégration : gestionnaires, praticiens et personnes fréquentant des services en santé mentale. S'intégrer, c'est quoi ? Trois pensées. Faire comme tout le monde. Avoir un appui pour faire comme tout le monde. Faire autrement. D'où un poème de Sally Robb enjoignant de regarder l'arc-en-ciel malgré les règles de l'univers en noir et blanc qui pointe du doigt tout ce qui sort de ses rangs.

Sur le temps des émeutes. Il est quand ? Demain ! Il est quoi ? Une indignation qui se multiplie et se soulève comme un champignon. Avec qui ? Avec quel nous ? Un nous constant. Très large. Spontané. Révolutionnaire. Plein d'espoir. Un nous complexe, irreprésentable, qui requiert des pratiques de démocratie participative et de proximité.

L'entraide. En ribambelle. Une nécessité malgré les obstacles. Femmes/hommes au papillon. Conjugaison à toutes les personnes du singulier et du pluriel. En couleur. Entre les moi et les autres, une définition multiple co-adoptée.

Le choix de l'indiscipline : pas de rapport d'atelier sur immigration et citoyenneté. Et une synthèse à venir.

Le choix du rapporteur sur l'appartenance religieuse et la citoyenneté : ce qu'on lui a demandé de livrer et ce qu'il va livrer lui-même. Ancrage dans les traditions spirituelles comme stratégies possibles du vivre ensemble. Voies paradoxales de l'écoute des traditions silencieuses. Voies possibles des récits croisés entre traditions spirituelles. Et, pour lui, une voie parmi les voies : celle de la voix. Un chant.

Sur la mémoire de la défense des droits : une présentation à deux voix sur ce projet d'inter-reconnaissance. Recueillir les témoignages des acteur·e·s et des actions reliées aux droits. Entendre les jeunes militant·e·s qui prennent le relais. Trouver le moyen de faire entendre ceux et celles qui parlent un peu moins fort. Avec l'art et le film en transversales. Pour générer une continuité entre anciens et nouveaux mouvements. La mémoire est importante.

La marge dans l'espace public. Peut-on devenir un sujet politique quand on vit dans la rue d'une cité organisée et policée ? Comment ? Défis de former un groupe dans l'hétérogénéité et l'instabilité. Choisie ou non choisie, l'identité nécessaire s'avère-t-elle enfermante ?

Tshirts, vagues et gestes en provenance de l'atelier sur l'Espagne, l'austérité et l'action citoyenne. Des constats qui ont estomaqué : 55 % des jeunes en chômage, 158 familles par jour perdant leur logement. Ceci en conséquence des politiques d'austérité. Des actions de résistance qui ont impressionné : 1,5 million de personnes dans les rues. Cours de langage signé. D'accord. Pas d'accord. Tu parles trop longtemps. Je ne comprends pas. À importer. À importer aussi : les grandes marées le 3<sup>e</sup> dimanche de chaque mois. Marées blanches pour le maintien des services de santé publics. Marées vertes pour l'éducation gratuite. Marées orange pour défendre les services sociaux. Marée du 29 novembre à venir demain à Montréal. En lien avec l'observatoire accompagnant ce mouvement : «comment ÉRASME peut-il nous soutenir dans les actions que nous entreprendrons ?»

Questions sur l'histoire d'ÉRASME et rappel de *L'éloge de la folie* du penseur du même nom.



Une fresque s'installe, témoin des travaux de l'atelier sur les intelligences citoyennes. L'assistance se groupe autour.



Raymond Beauoyer anime. Majo raconte. Elle a proposé au groupe de partir d'une phrase représentant une colère dans le groupe. Le groupe a choisi la phrase d'une personne. «Les enfants sans papiers légaux ne peuvent pas aller à l'école au Québec.» C'est devenu la phrase du groupe. Ce qui a conduit à une fresque et à une série d'interventions performance. Il y a eu un jour : «Un Québec fou de ses enfants». La réalité actuelle dit : «Pas de papiers, pas d'école !» On appelle à : «Un Québec fou de ses enfants sans papiers». On imagine la réalité d'un petit Pascal sans papier et sans école. Faudra-t-il déménager ? Rêves brisés. C'est honteux. Ça n'a pas de sens. Il faut exposer et dénoncer. C'est particulier à Montréal. Dans d'autres pays, c'est possible d'aller à l'école, même sans statut. Au Québec, des professeur-e-s se sont mobilisé-e-s pour ne pas dénoncer, mais la police fait des arrestations à la sortie de l'école. Pas d'accord, geste importé d'Espagne à l'appui. L'éducation, c'est un droit fondamental. D'accord, autre geste importé d'Espagne à l'appui. «On apprend vite.»



Si un savoir se démarque en particulier au terme de cette mise en commun, à tout le moins à la prise de notes graphiques, ce serait probablement : le savoir être. Dans tous les sens du terme.













## Apéro à micro ouvert



Les apéros n'apparaissent habituellement pas dans les actes d'un colloque. Pourtant, on mentionnera encore quelques mois plus tard le cinq à sept qui commence ensuite. Et sa mémorable séance de chants militants, avec leurs paroles rappelées, l'Internet aidant, sur les écrans des téléphones cellulaires. D'Espagne, du Québec ou d'ailleurs, pendant que la troisième journée se prépare, les liens se tissent et les voix se délient.



En fond de scène, les images de la prise des notes graphiques, effectuée depuis la veille dans les séances plénières, défilent sur les grands écrans de la salle. Et les conversations vont bon train.



## Troisième jour. Horizons politiques et solidarités pour continuer

Au début du troisième jour, avant de se remettre en marche, et ce sera le cas, il reste encore quelques coups de pouce à donner aux mises en commun des jours précédents.

### Petits groupes de travail et plénière : ouvrir la suite et en prendre soin



Trois couleurs qui se croisent : l'actualité qui dérange, l'horizon politique qui inspire, la rencontre des mots marges, citoyenneté et démocratie dans le vivre ensemble.

Premier moment : prendre soin de ce qui s'est exprimé depuis le premier soir sur les tours de paroles [[vidéoclip 14](#)]. Celles-ci ont été vidées de leur contenu la veille pendant le cinq à sept. Les paroles recueillies ont été soigneusement insérées dans des pochettes transparentes. Le comité organisateur tenait à ce que cette parole citoyenne ne reste pas, c'est le cas de le dire, en marge de l'essentiel du colloque. Elle réapparaît maintenant sur les tables de travail disposées un peu partout dans la salle. Chaque personne reçoit une pochette, avec une ou deux paroles dont elle devra prendre soin, tout d'abord individuellement, puis avec les autres personnes qui sont à sa table.

La consigne est donnée par Vivian, qui anime ce temps de prise en considération. Il s'agit de prendre connaissance des préoccupations qui s'expriment dans les pochettes reçues et de se demander :

- comment peut-on ouvrir l'avenir par rapport à ce qu'on lit là ?

La question s'est avérée valoir pour chacun des thèmes des trois tours : ce qui dérange dans le monde actuel, ce qui inspire pour la suite du monde, et vivre ensemble entre démocratie, citoyenneté et marges.

Chaque personne prend d'abord un moment pour noter la réponse qui lui vient sur un papier qui sera ensuite glissé dans la pochette, à côté de la parole dont elle prend soin. Ce qui commence une conversation. Ensuite, la table prend acte de ce qui se dépose et poursuit la conversation sur ce qui ouvre l'avenir par rapport aux préoccupations exprimées. La salle bourdonne. Les mots déposés sur les tours, en marge du programme, occupent maintenant le centre de l'attention. Lectures. Notes. Mises en commun. Échanges. Ceci, mais aussi cela. On explique aux invité-e-s internationaux le contexte de certaines phrases.

Odile Boisclair anime le temps de plénière qui suit :

- que remarque-t-on dans ces échanges sur ce qui ouvre l'avenir ?
- qu'est-ce qui est à transformer et à «arranger» dans la démocratie et la citoyenneté pour y arriver ?
- Quel rôle avons-nous à cet égard ?

### **Ce qui ouvre l'avenir**

Des pistes émergent du travail des différentes tables.

Une des tables a fait consensus sur mettre davantage l'accent sur la co-gestion et sur les processus plutôt que sur les résultats.

Pour une autre, entre l'égoïsme et l'utopie, il faut construire une solidarité, qui commence par la famille, et une plus grande justice sociale. «Enlevons les masques et ouvrons notre cœur.» «Solidaires contre le 1 %.»

Un défi : beaucoup de morceaux à mettre ensemble en même temps.

Inquiétudes devant la précarité des jeunes, occupés d'assurer leur avenir. Une sensibilisation à faire sur plusieurs réseaux : l'école, la famille, les groupes que les jeunes forment et les réseaux très rapides, «à 121 caractères».

La reconnaissance à faire du travail non rémunéré.

Intégration de la marge pour qu'elle participe à la beauté du monde.

Participation plus grande des femmes à la vie démocratique.

Une autre table a réfléchi à des réponses possibles au manque de solidarité : des lieux à créer pour les développer, occuper les places publiques, qui ne sont pas nécessairement seulement physiques. Les imaginaires aussi sont pollués, entre autres par les publicités de toutes sortes, et à se réapproprier.

C'est un constat à retenir : l'espace public est aussi à l'intérieur de nous.

Une autre table voit l'importance de mettre de côté le climat de morosité. Ce qui veut dire accepter de mettre la main à la pâte. Et donner place à l'humain : on n'est pas juste des comptes. Idée reprise de mettre en place un parlement des exclu-e-s, comme il y a eu à Québec, en 1997, un Parlement de la rue.

Une autre table réalise qu'il faut des espaces d'apprentissage comme celui d'aujourd'hui. Sortir de nos zones de confort. Et en trouver le courage.

Une autre table encore a réfléchi aux dommages collatéraux qui se produisent à même les mobilisations et les manifestations. Il faut rester en mouvement pareil. En même temps, il est important de les garder à l'esprit. Quelques exemples sont donnés.

Au port de Montréal, un camionneur sans fonds de pension perd 600 \$ dans sa journée de travail en raison d'un blocage contre la loi 3 sur les fonds de pension. Comment entrer en contact avec ce camionneur pour faire cause commune ?

Pendant le printemps érable, une station de métro est bloquée, une proche perd ainsi le transport en commun vers sa sœur mourante, alors qu'il ne lui reste que quelques heures à passer avec elle.

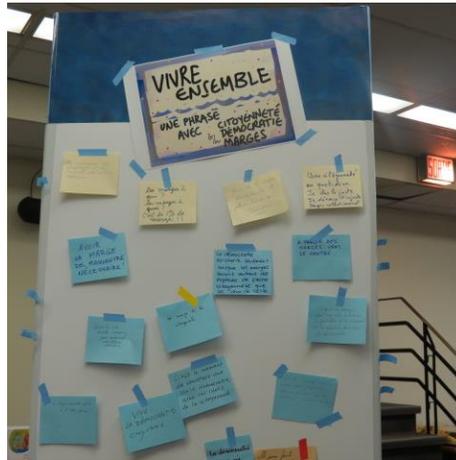
«On fait des luttes, mais comment les amener pour qu'il n'y ait pas de dommages collatéraux et que ces gens-là ne nous en veulent pas longtemps ?» Comment faire pour qu'il y ait moins de ces blessures ? «Parce que le lendemain, il faut faire mouvement et être multiplicateur. C'est pas les bonnes colères qui s'expriment à ce moment-là.»

Une autre équipe a écrit :

«Notre horizon implique des changements radicaux. Il faut rabouter nos diverses indignations pour nourrir l'espoir et forger un rêve collectif. Il faut occuper l'espace public, transformer cet espace en laboratoire et s'en servir pour contaminer de façon ludique et bienveillante les non encore indigné-e-s.»



## Notre rôle dans ça ?



Nous étant les personnes et organisations présentes.

Il y a beaucoup d'enjeux de postures :

- plus de chaleur et d'attention pour les autres ;
- une attention à ses préjugés ;
- voir toute la personne et pas juste ses défauts.

C'est souvent à se voir aller qu'on s'enseigne mutuellement ces enjeux.

C'est aussi un devoir et une responsabilité individuelle de ne pas être indifférent·e à notre monde.

On a un rôle de démystification et d'union : «En s'unissant, on a une seule cause, c'est l'inclusion». Tout le monde se bat pour avoir quelque chose de mieux. «Je pense que l'inclusion et non l'exclusion, ferait la force en s'unissant.»

À propos des dommages collatéraux, il y a de fait de jeunes étudiant·e·s qui se sont mobilisé·e·s, qui ont été brutalisé·e·s et critiqué·e·s et qui se demandent «pourquoi on recommencerait». Devant le diviser pour régner, on a un rôle, entre les générations, de retourner chercher les droits au nom desquels on peut revendiquer ensemble. C'est une question de justice sociale, on a à retendre la main aux étudiant·e·s qui ont fait un travail admirable en se battant pour une société meilleure.

Une philosophe belge a écrit un livre : *En finir avec la tolérance*. On se tolère et on se divise. Mieux vaut la reconnaissance réciproque. Elle est conflictuelle. On s'affronte. «Et c'est un immense travail.»

D'où un nouveau verbe : intolérer.

Un autre rôle : faire cesser la destruction de nos sociétés. Les député·e·s y sont fragiles. On peut leur dire : «Écoute, c'est pas ça qu'on veut.»

Ceci dit, la parole ne suffit pas. Il y a la bataille des idées. Les débats nécessaires. Il faut faire travailler notre tête et nos pieds.

Une tâche : rétablir l'horizon du commun. Contre l'appropriation privée des ressources naturelles et de la vie en général. Nous sommes humanité. C'est un horizon. On sait où on veut aller. Et il y a un avenir. Alors ne pas laisser le champ libre aux thinks tanks, aux représentant·e·s

d'un monde terminé. S'approprier, renouveler et mettre dans la pérennité les pratiques nouvelles qui sont apparues au cours des dernières années.

Et pour les pieds, bouger, comme participer à la manif qui viendra cet après-midi, et qui fait que nous sommes un peu moins aujourd'hui, plusieurs étant occupé-e-s à sa préparation. À qui la rue ? À nous la rue !

Ceci dit, comment en même temps qu'on débat et délibère, préserver des espaces de totale liberté devant le sentiment d'urgence ? Le colloque a indiqué des voies : l'art pour l'art, penser pour penser, prendre le temps de formes qui ne prennent pas nécessairement place dans l'espace politique immédiat.



### **Qu'est-ce qui a changé depuis vingt ans ?**

La question s'avère productive pour se placer dans un temps plus long.

Dans ce qui a évolué depuis 20 ans, il y a l'insistance mise sur la démocratie, qui a remplacé l'insistance mise sur la révolution, avec ses travers de pensée unique. On redécouvre le côté tranchant de la démocratie.

Dans ce qui change, par exemple en Espagne, c'est la prise de conscience de «la grande farce de la démocratie», avec le bonheur dans la consommation. Les institutions se sont corrompues. Ce qui montre les limites du modèle actuel de démocratie capitaliste, même si un jour, il a pu se présenter comme une avancée. Il faut aller vers une démocratie économique et sociale, sinon la démocratie s'érige contre les personnes.

Il y a aussi des prises de conscience au Québec. «Du côté du gouvernement, c'est démocratie zéro. C'est de l'imposition et de l'imposition. Ce qui a changé de notre côté : on se mobilise, on s'investit.» Dans les regroupements présents, des membres réalisent que «c'est pas ça qu'on veut pour notre pays, pour nos enfants», et choisissent de se battre. «C'est ça qui a changé.» Ça va aller plus loin que les casseroles. Il faut voir aussi qui on veut élire.

Depuis jeudi soir, dans les échanges, ce qu'on essaie de construire ensemble et d'imaginer, «c'est des nouvelles formes de vie en commun, militantes, solidaires, dans la vie privée comme dans la vie publique.» Et on voit bien que cette réflexion sur le commun ne peut pas être contrainte, résumée, contenue dans un programme gouvernemental. Comme dit un slogan militant : «Vos urnes sont trop petites pour nos rêves». C'est une situation paradoxale. Une politique gouvernementale peut détruire ça. De l'expérience des révolutions du vingtième siècle, on sait que les nouvelles formes dont on rêve ne peuvent pas être instaurées par un

gouvernement. Il peut le rendre possible ou l'empêcher, mais ce n'est pas lui qui va le décréter. On a une construction à mener qui déborde largement la démocratie représentative. Les urnes, il faut les garder, mais il faut savoir qu'elles sont trop petites pour nos rêves.

En même temps, des personnes n'ont pas l'énergie et la force de s'impliquer et de s'engager. «Nous on a du courage. C'est facile d'en avoir quand on a des gens derrière nous. Il y a des gens qui vivent autour de nous qui n'ont pas ça.» Ils n'ont pas le support, l'amour et le soutien des autres. Il nous faut porter attention au courage de tenir debout. Et aux personnes qui soutiennent ceux et celles qui luttent sans se sentir de le faire elles-mêmes. Encourager, oui. Forcer et mettre de la pression, non.

Prendre l'espace. Prendre le temps. Les deux.

Avec un rôle pour chacun·e. Dans l'interdépendance.



L'échange a permis de faire un bout de chemin. On récupère ici les pochettes venues des tours de paroles, puis enrichies d'un début de conversation, en indiquant qu'on cherchera une façon d'intégrer cette parole transversale au programme du colloque dans les suites à lui donner.

On passe à la dernière partie de ce programme, qui intercalera un brunch et des regards d'ensemble sur les trois jours<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> C'est aussi un moment où Joan Tremblay, présidente du Collectif pour un Québec sans pauvreté, fait circuler des cartes postales de «Noël», en mode «autre regard», préparées par le Collectif pour rappeler quelques faits à connaître sur la pauvreté causée par les choix politiques et économiques.

## Regards des invité·e·s internationaux : la démocratie et la citoyenneté à transformer et à «arranger»

Les invité·e·s internationaux ont écouté et participé attentivement. Ils et elles sont maintenant mis·es à contribution dans un deuxième moment du matin pour relier les morceaux : quels nouveaux horizons politiques devant ce qui dérange et ce qui inspire, devant la démocratie et la citoyenneté à transformer et à «arranger» ?

Diane Lamoureux anime cette étape [[vidéoclip 15](#) début].



Au-delà de l'idée de démocratisation, Majo Hansotte retient l'idée d'aller vers les radicalités d'une démocratie sociale et économique dont nous serions les producteurs.

On a parlé de marges. Si marges veut dire torts subis, c'est évident que c'est sur ça qu'il faut travailler. Si la marge, c'est le 90%, alors la marge, c'est la majorité. Ou est-ce que marge, c'est dans le sens de la créativité des formes de lutte ? Alors bien sûr, allons-y.

«Je retiens alors l'enjeu du commun. Ça a été bien développé, je n'y reviens pas. Et celui de la centralité des conflits. Il me semble qu'il faut produire du conflit autour du juste, mais lui donner des mots, des formes et des démarches émancipatrices, épanouissantes. Autrement dit,

que le conflit soit aussi source d'émancipation. Conflits contre toutes les ontologies sacrées notamment celles du néolibéralisme et des autres vérités sacrées.»

La difficulté n'est pas du côté de la différence, elle est du côté de l'égalité. Il faut s'y mettre sérieusement et arriver à des formes d'engagement inventifs et radicaux.

Teresa Giraldez n'a pas de réponses, mais d'autres questions. Nous avons parlé tout le temps de la politique. Il faut voir aussi l'horizon économique de ces politiques. Pour les marges, neutraliser ou transformer les marges ? Avec quelles méthodes et quelles médiations ? Quels savoirs prendre des marges ? À qui ça rapportera des bénéfices ? À court terme ou à long terme ? La dépossession des marges de leurs savoirs réappropriés par d'autres est un vrai enjeu. «C'est pourquoi nous pensons qu'il ne faut pas renforcer les marges, mais les attirer vers le centre.»

Pour Marinete Alves Bayer, nous avons une occasion de reformuler des concepts comme la citoyenneté et la démocratie. «On est en chemin.» Il y a beaucoup de gens qui sont dans cette ligne. Il faut approfondir et continuer dans ce chemin. «L'horizon politique doit tenir compte de notre besoin de s'éduquer, nous citoyen-ne-s, pour exercer notre citoyenneté. Chez nous on a commencé à parler de citoyenneté dans le sens d'une personne avec des droits, en séparant le concept de lieu de naissance et d'autres références.»

La question de la communication entre les groupes et les organisations est aussi très importante : profiter des nouveaux moyens de communications, faire répercuter positivement le fait qu'ils existent et leur donner accès. «Chez nous il y a plein de gens qui n'ont pas accès à ces moyens, mais les nouveaux mouvements revendicatifs s'en sont beaucoup nourris.»

Alain Bertho pense que la question posée la veille sans avoir le temps de l'aborder, soit «quels nouveaux savoirs peuvent venir des marges» est une question centrale. Ce n'est pas seulement quels nouveaux savoirs, mais aussi quels types de savoirs nouveaux on peut construire à partir des marges, à partir des mobilisations, à partir des exigences. L'argument du savoir est d'abord un argument de pouvoir.

«Il y a un type de savoir dont on nous parle sans arrêt et qui permet de couper court ou d'essayer de couper court à toute discussion : des décisions s'imposent, c'est comme ça, sinon ça sera la catastrophe. Nous avons aujourd'hui un savoir d'État qui est un savoir économétrique, un savoir de calcul des probabilités, de calcul de risques qui a sa propre logique, qui fonctionne assez bien comme instrument de pouvoir, comme instrument de destruction de l'avenir. Parce que le probable l'emporte sur le possible, et le risque sur le possible.

Il y a un deuxième type de savoirs que nous avons mobilisé pour nous indigner, qui est essentiellement le savoir des sciences sociales : voilà ce que ça donne dans la société, voilà ce que ça donne au Québec, travailler quarante heures par semaine au salaire minimum et rester pauvre. Tout ce qui est sur les cartes postales qu'on nous a distribuées exprime bien cette mise en visibilité des dégâts de ce calcul des probabilités de l'État et de la situation réelle dans laquelle les gens sont. Ça c'est la base de l'indignation, de la révolte, du refus. Sauf que cela ne suffit pas pour concurrencer la logique implacable du calcul des probabilités, du calcul des risques.

Nous avons aussi besoin d'un troisième type de savoirs. C'est le savoir du possible. Savoir qu'il est possible de faire autrement. Ce savoir s'élabore dans les mobilisations, souvent sur des cas très précis, pas seulement sur l'idée « un autre monde est possible », mais très précisément. Sur telle question on peut concurrencer, battre en brèche l'expertise de l'État par une autre

expertise qui est une expertise populaire. Je l'ai expérimenté moi-même dans des terrains d'enquête au Sénégal sur des questions très techniques.

À propos d'inondations dans la banlieue de Dakar, des gens parfois illettrés, qui n'avaient pas le savoir académique minimum, étaient experts de leur propre vie et capables, ensemble, dans la mobilisation, dans l'indignation et dans l'exigence de construire des solutions alternatives qui se sont avérées, au bout de trois ans, les bonnes. Et que l'État a été obligé d'accepter.

On le sait bien dans des moments de difficultés d'entreprise, de licenciements, comment on peut battre en brèche des choix qui sont faits. Cette expertise-là, elle est possible. C'est un type de savoir particulier qui se libère du calcul de probabilité et du calcul des risques, qui ne travaille pas seulement sur l'existant ou sur le refus de l'existant, mais sur le possible et qui a deux exigences pour que ça fonctionne. On le voit bien puisque ça a fonctionné depuis jeudi soir. Ça nécessite que les organisations militantes, communautaires, intègrent dans leurs activités la question de la production de ces nouveaux savoirs. C'est absolument indispensable. Ce n'est pas vous que je vais convaincre. Mais il est aussi indispensable, pour des chercheur-e-s dont c'est le métier, d'intégrer dans leur travail de recherche cette exigence éthique de travailler sur le possible et cette exigence pratique de travailler avec ceux qui sont les experts du possible. Pourquoi ? Parce que ce nouveau type de savoirs n'a de force que par la façon dont il est produit et par la façon dont il est partagé. Il devient à ce moment-là, comme disait quelqu'un il y a très longtemps, une force matérielle parce qu'il est capable de mobiliser et d'opposer à la vérité de l'État, une autre vérité qui est celle des gens et pas seulement des marges. Mais c'est vrai que les marges sont des endroits où l'exigence d'un autre possible est telle que la force de l'expertise est la plus importante.»



Nathalie Ferré a vu dans ce colloque la diversité, l'originalité et l'engagement, un thème assez fort qui ressort de la générosité aperçue dans la mise en scène et dans les diverses interventions. La volonté d'être acteur-e-s, la volonté de faire bouger les choses ou les lignes.

Du côté des associations, la nécessité d'afficher un engagement politique clair ressort : qu'est-ce qu'on veut ? Ça doit être inscrit dans les statuts pour y revenir à chaque fois comme à une sorte de musique, qui oblige à dépasser le cap de l'humanitaire, ou de la réaction, vers la construction politique. Pour une association comme la sienne, c'est l'attachement à accompagner des droits dès lors qu'ils sont menacés. On sait que dans les démocraties comme les nôtres, toutes sortes de droits sont menacés. Alors il faut les accompagner pour qu'ils soient exercés.

Du côté des universitaires – «et on n'a pas préparé ensemble» –, il s'agit de ne pas s'empêcher de faire des recherches sur des sujets qui déplaisent, malgré les contraintes des financements. Continuer à faire ce qu'on veut.

Du côté du savoir des marges, tout peut venir de tout. Il y a à apprendre de partout. Il y a le savoir produit sur les marges et le savoir produit par les marges. «Je vais revenir à ma discipline qui est quand même le droit. La façon dont on traite les marges dit beaucoup sur l'état d'un État. Autrement dit l'état des libertés montre que quand on est maltraité·e, quand les marges sont maltraitées, les libertés sont atteintes pour tout le monde. On commence par les marges et ensuite ça s'étend à d'autres jusqu'à ce que tout le monde soit concerné. Par exemple la liberté d'aller et venir, le respect de la vie privée, la dignité aussi.

«Mon troisième point, je voudrais montrer que des notions qui viennent des marges ont été saisies par le droit et contribuent à faire évoluer le droit dans un sens qu'on peut considérer comme favorable et positif.»

Quelques exemples français. Les cheminots marocains en France n'ont pas accès au même statut que les cheminots français, mieux payés, avec de meilleures retraites. Ils se sont organisés, se sont appropriés les outils du droit, se sont approchés de personnes ressources, ont rendu visible cette discrimination cachée par les différences de statut et ont gagné des droits. Ça revient à la question des emplois réservés débattue en atelier (ce n'est pas tout à fait la même chose au Québec). C'est un accès tout à fait étriqué. C'est une forme de discrimination. Autre exemple : l'action de longue haleine des anciens combattants venus des anciennes colonies, qui avaient contribué aux guerres et à qui on versait des pensions de misère sans commune mesure avec celles versées aux Français de France. Ils se sont organisés et ont réussi à décrystalliser les pensions, malgré les entourloupes. Dernier exemple : le film présenté la veille sur la lutte des coiffeurs et coiffeuses à Paris. Ils occupent le salon de coiffure. Par leur action, ils contribuent à mettre en évidence des formes d'exploitation. Ils sont multiexposé·e·s y compris au risque professionnel car ils n'ont aucune protection. Leur lutte permet de faire avancer le droit du travail dans des formes nouvelles d'occupation et de mobilisation.

Ariane Estenne a été frappée que dans la plénière des ateliers, alors qu'il y a l'équipe ÉRASME, on reste beaucoup dans les thèmes de la santé mentale, des femmes et des migrant·e·s. «Comment faire plus d'articulations et penser le féminisme quand on parle des migrant·e·s et de santé mentale et réciproquement ? Donc une volonté pour l'horizon de décroiser encore plus les luttes et de faire plus d'articulations.»

«Dans le programme du colloque, on passe souvent de «savoirs» à «pratiques» : quel est le sens de cette distinction ? Au fil de ce colloque on passe tout le temps de l'un à l'autre. On parle de savoirs à partir de pratiques qui sont présentées ou on peut mettre en place certaines pratiques par rapport aux savoirs.»

Pour Ariane, on ne peut penser l'un sans l'autre. C'est tout le temps relié. Elle va même un peu plus loin : «Pour moi, cette distinction entre pratiques et savoirs, c'est en soi une distinction de domination.» Les savoirs sont traditionnellement connotés comme quelque chose de très

valorisé dans l'espace public et associé plutôt au côté masculin. Alors que les pratiques seront traditionnellement connotées comme moins valorisées que les savoirs, plutôt de l'ordre du privé, et du coup plutôt associé aux femmes. Cette distinction est en soi porteuse de certaines valeurs et de certaines hiérarchies. «On a peut-être intérêt à dire que c'est la même chose, les savoirs et les pratiques.»

## Une lecture, plusieurs lectures



Chantal Maillé, politologue et professeure à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia, dont les intérêts de recherche portent sur les femmes et la politique de même que sur l'intersectionnalité, a été invitée à agir comme «grand témoin» du colloque. Elle a compris qu'elle ne pourrait pas témoigner du colloque en général, mais plutôt du celui qu'elle a vécu, quel colloque ! Elle en a consigné des traces, entre Érasme et carré rouge, dans un powerpoint.

Elle en retient le double aspect d'«échange autour de la parole, de la poésie, des images, du partage de vécu, de l'art» et de «moment pour réfléchir à la démocratie et à la citoyenneté».

Elle retient aussi les divers modes d'échange prévus, dont les paroles sur les tours : «Prendre le temps de mettre une parole sur un mur, c'est donner la possibilité à une autre personne de recevoir cette parole.» Le mur, «c'est une autre manière d'être dans le colloque qui exprime les espoirs et les silences».

Elle résume la teneur de ce qu'elle y a lu.

- Ce qui dérange : austérité, inégalité, invisibilité, indifférence, exclusion, ethnocentrisme, résignation à l'injustice.
- Pour les phrases avec citoyenneté, démocratie et marges : si on dépassait les marges...
- Ce qui inspire pour la suite : solidarité, inclusion, résistance, foi en l'autre.

Elle a vécu un colloque hors-normes, horizontal, où on choisit la marge comme position, où on prend le parti d'entendre ce qui est imprévu, de porter attention à la souffrance, de recevoir la richesse de l'expérience.

Parlant de richesse, elle rappelle celle du parcours du vendredi, dont elle retiendra plusieurs repères.



Ce retour sur colloque ouvre sur d'autres lectures qui viennent le poursuivre.

Diane Lamoureux rappelle que si elles sont «vieilles», des idées comme la justice, le respect, la solidarité, l'égalité, la démocratie politique, économique et sociale, la liberté des droits, sont toujours à retravailler. De nouvelles idées commencent aussi à composer l'horizon politique à développer : prendre soin du monde et des autres, faire attention aux processus et pas seulement aux résultats. «On s'est dit que la délibération publique, c'est non seulement de s'exprimer, mais s'écouter, qu'il faut avoir du courage, que les expériences d'ailleurs et d'ici peuvent s'enrichir mutuellement et permettre d'éviter les cloisonnements, qu'il faut construire du commun, mais du commun fait de partage et d'apports différenciés et pas du commun qui est de l'ordre de l'homogène.»

Il y a des slogans qui captent parfois l'esprit des temps. Diane en a retenu deux :

«je me révolte, donc nous sommes»

et

«vos urnes sont trop petites pour nos rêves».

Elle invite l'assistance à prendre la marge de manœuvre pour construire ce nouvel horizon politique.

Dans cette marge de manœuvre, il y a la place à aménager et réaménager toujours pour que les personnes en situation de pauvreté s'y retrouvent. Joan Tremblay, qui a fait partie de l'équipe des tours de parole avec son collègue Michel Bellemare, en rappelle l'importance. «C'est très rare les lieux où les personnes en situation de pauvreté peuvent réellement émerger, peu importe la structure.» Elle imagine un colloque où chaque personne amène une personne en situation de pauvreté, même les invité-e-s internationaux. Et y invite.

De fait, comme le rappelle Odile Boisclair, du comité organisateur, plus de la moitié des participant-e-s membres des regroupements qui ont organisé le colloque ne vivent vraiment

pas dans la richesse. Ces personnes ont rarement l'occasion d'échanger avec des chercheur·e·s et «c'est pour ça qu'on essayait de faire ça horizontal pour que tout le monde puisse utiliser des mots qui vont être compris par tous. Ce n'est pas parce qu'on est pauvres qu'on ne comprend pas les mots et puis on tenait à ce qu'il y ait cette mixité dans ce colloque. Sans le réussir parfaitement, un gros effort a été fait là-dessus.»

Le cube rouge placé dans la salle depuis la veille – on verra pourquoi dans la section suivante – inspire à Odile une «urne» différente, amenée sur des places à investir, pour y déposer «nos rêves, ce que nous voulons, dans la continuité des gestes qui ont été faits dans ce colloque». «C'est pas très compliqué et ça pourrait se faire à différents endroits dans le monde aussi.»

«Au Québec, on a vécu ce parlement de la rue et ça été une expérience extraordinaire. Par la suite, il y a eu toutes sortes d'autres investissements de places avec aussi des mouvements dont on a parlé jeudi soir. Dans les nouvelles formes d'occupation des places – on a parlé de parlement des exclu·e·s –, si on entre dans la profondeur de notre histoire et dans les histoires qui sont en marche maintenant, il me semble que j'aimerais ben ça voir d'autres parlements de la rue, avec cette boîte, cette urne, cette nouvelle forme d'investissement et de ramener ensemble nos expériences, nos expérimentations et nos utopies.»

Lourdes Rodriguez est d'accord avec l'idée d'essayer de créer des espaces «comme celui que nous avons essayé de mettre en place ici». Le comité organisateur a fait beaucoup d'efforts pour qu'il y ait ici beaucoup de personnes directement concernées. Ces efforts-là sont toujours insuffisants.

Et en même temps, curieusement et paradoxalement, elle voit un peu une démonstration de succès dans le commentaire de Joan : «On a discuté, on a partagé, on a échangé et il n'y avait pas d'étiquette de type «je suis une personne en situation d'extrême pauvreté», «je suis un fou et toi tu ne l'es pas» et ainsi de suite. Il y a là quelque chose d'extrêmement positif dans nos échanges. On n'a pas fait venir ici «moi et les autres». Personne ne s'est situé «moi et les autres» et on n'a pas fait venir les «autres» pour qu'ils témoignent de leurs expériences, mais pour qu'ils viennent débattre avec nous des enjeux communs. Je trouve que c'est vrai, qu'il y a dans ça quelque chose d'une réussite du colloque.»

Le terme horizon politique évoque pour elle deux directions. On peut regarder l'horizon politique comme ce qu'on essaie de construire et vers où on s'en va. On peut aussi le regarder comme une position que l'on prend d'emblée et regarder ce qu'on est en train de construire.

Elle se met en continuité avec le commentaire qu'a fait Alain Bertho en disant qu'il y a une troisième type de savoir qui est celui qui affirme clairement qu'il est possible de faire autrement. «Pour moi, à beaucoup d'égards, l'expérience de l'équipe de recherche ERASME, ça a été ça. Par exemple les savoirs qui émergeaient de l'action comme la Gestion autonome de la médication : questionnement de la médication, oui, mais en même temps construire une pratique différente, qui a été faite dans l'action et en dialogue constant avec les personnes concernées.» Ce qui ouvre sur le politique aussi.

Lorraine Guay retient deux choses.

Une de Nathalie Ferré, à savoir qu'il faut que les organisations qu'on espère porteuses d'un nouvel horizon politique soient claires dans leurs orientations, en particulier sur la question des droits. Autrement dit, que la posture par rapport aux droits soit implacable.

L'autre morceau qu'elle retient vient de Diane Lamoureux, soit de ne pas perdre du vue «le trésor perdu de la politique», pour reprendre une formulation d'Hannah Arendt. Il ne faut pas



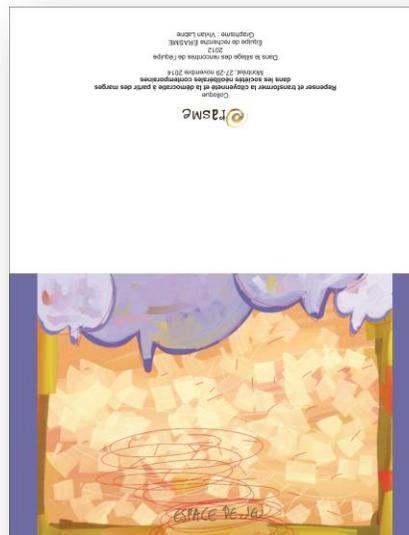
## Dons de paroles

Après la noirceur de la nuit, il y a toujours un possible, un soleil qui se lève. À nous de remplacer l'austérité par la justice et le progrès social.

Une des cartes échangées le 29 novembre 2014.



En fin de journée la veille, l'assistance a été invitée à un «geste d'altérité radicale», pour reprendre une expression de Suzanne Boisvert : déposer un message à l'intention d'un-e autre participant-e au colloque [[vidéoclip 15](#) suite]. L'idée étant d'échanger des «plus» pour les temps qui viendront ensuite. Paroles données pour paroles reçues. Paroles cadeaux. Comme une dose d'espoir et de «tiens bon» mise en réserve pour la suite des aventures.



Des cartes de souhaits, reprenant des graphismes de Vivian réalisés lors d'étapes antérieures du travail de l'équipe ÉRASME, ont été distribuées à chaque personne avec une enveloppe. Une fois écrits, les messages ont été déposés dans un cube rouge emblématique de la résistance du carré rouge au Québec.

C'est maintenant le temps d'y puiser une carte pour soi, à emporter en rappel réciproque de ces journées solidaires. Pour les quêtes de chacun·e qui reprendront leur cours après ces journées de croisements.



## Et la manif



Manifestation du 29 novembre 2014 contre l'austérité à Montréal.  
Source : [ici Radio-Canada.ca](http://ici.radio-canada.ca) . Photo : Louis-Philippe Ouimet / Radio-Canada.

Il a été convenu que le colloque se terminerait sur des travaux pratiques.

C'est l'heure de la manif.

Après un mot de conclusion de Lourdes [[vidéoclip 15 fin](#)], on y va.

Le groupe rejoint ainsi des dizaines de milliers de Québécois-e-s manifestant à Montréal dans le froid et le vent, en même temps que d'autres à Québec, pour dire leur ras-le-bol des politiques d'austérité annoncées par le gouvernement et leur désir d'une société différente et plus juste.



## Quelques mois plus tard...

On va les laisser là, eux-autres, comme on dit dans les contes.

Chacun-e rentre chez soi. La vie continue. La conjoncture politique amène de nouveaux événements. On passe à l'après. Après, que reste-t-il de ces trois jours ?

### Ce qui a tenu la route

Jeudi soir, vendredi, samedi. Le programme avait l'air classique. Le vivre était extraordinaire.

Jean-Nicolas

En mai 2015, une douzaine de personnes ayant participé au colloque à divers titres se réunit dans les locaux du Regroupement des ressources alternatives en santé mentale à l'occasion de la production de ces actes.

Quelques mois plus tard, qu'est-ce qui nous reste de ce temps de colloque ?

Des idées de l'atelier de Majo Hansotte ont été reprises dans d'autres activités, notamment la fresque au sol comme déclencheur.

Des interventions sont restées à la mémoire, comme celle d'Ariane, qui avait un sacré caractère.

Le langage signé des mobilisations espagnoles aussi.

En fait, on a retenu la qualité d'intervention des invité·e·s internationaux, qui sont embarqué·e·s dans le jeu.

Et comment les témoignages uniques du premier soir avaient quelque chose d'universel.

L'idée que la marge remplisse toute la page.

«Aller vers le partage de la richesse et ne pas suivre l'austérité.»

«On n'a pas parlé de marges, de pauvreté, de misère. On a parlé de droits, de place, d'entraide. La différence a un sens.»

«Dans nos combats, il n'y a pas que des blessures, il y a des rencontres.»

On retient l'ambiance, marquante.

«Une science qui n'est pas dans son terreau payant.» Entre la réalité et l'abstrait, ni trop dans le concret, ni trop dans l'abstrait. «Le langage du cœur.» L'accessibilité, le fait que l'argent n'ait pas été un obstacle à la participation, qui n'était pas seulement soutenue, mais désirée. Les émotions, dont celles, très fortes, du premier soir. La rencontre de beaucoup de gens qu'on ne connaissait pas. La possibilité de s'exprimer dans des mots simples. Beaucoup d'espaces d'expression, de gens qui parlent dans les micros. La manière de rapporter les ateliers «qui ramène à l'éducation populaire comme ça se faisait». Les activités d'illustration. Le côté festif, qui fait moins sévère et qu'on retrouve aussi dans les manifs avec la musique et les tams tams. Le 5 à 7 avec ses chansons révolutionnaires. Les astuces mises en place pour réunir des gens de diverses provenances. Le dispositif des tours de paroles. Le partage en petit groupe du samedi matin autour de ces paroles. Les cartes échangées : «Je l'ai dans ma boîte à souvenirs.» Les cocardes papillon, qu'on a aussi conservées. Et finir dans la rue, «c'est génial».

Des postures ont été soutenues par l'événement : «Le colloque a renforcé mon côté féministe. À l'âge que je suis rendue, je ne me laisserai pas dominer par personne.»

Les regroupements travaillaient ensemble dans ÉRASME. Cette fois, les membres des regroupements se sont côtoyé-e-s. Sans corporatisme, enjeu de financement ou œil critique, avec des messages à livrer et à écouter. «Le fait de côtoyer des gens face auxquels tu pourrais avoir des préjugés, dont cette façon par l'art où tu peux rejoindre ce qui est humain dans chacune des personnes.» Cette fréquentation mutuelle a produit du neuf du côté de l'ouverture aux autres. Une sensibilité plus grande aux causes des autres. «Les femmes, les nouveaux arrivants, la santé mentale, ça se mixe bien.» Des personnes de regroupements différents se sont retrouvées ensuite avec plaisir dans une manif contre les électro-chocs. Ce qui amène plus loin dans la découverte réciproque.

«Ça nous a confirmées dans notre mission d'être un lieu d'ouverture à la Marie Debout.» Le film mentionné au premier soir du Colloque en suite du projet «Nous les femmes qu'on ne sait pas voir» a été produit. Elles sont maintenant dans une nouvelle aventure théâtrale avec des femmes autochtones.

Ceci dit, «on n'a pas vidé le thème de la marginalisation».

## **Les nouveaux travaux de l'équipe ÉRASME**

De son côté, l'équipe ÉRASME commence un nouveau cycle de travaux.

Avec une volonté renouvelée de croiser les perspectives entre les regroupements. Autour des politiques d'austérité, de la participation dans une société qui se referme, de l'évaluation dans une société qui devient autoritaire et contrôlante.

D'autres séminaires auront lieu.

C'est à suivre.

## **Et vous, qu'emportez-vous ?**

Avant de passer à ces suites, ou aux vôtres, on peut aussi poser la question.

Et vous, qui avez participé à ce colloque, ou qui en avez pris connaissance par cet écrit, qu'emportez-vous pour de prochains actes ?

Vivian Labrie, avec les matériaux recueillis pendant le colloque, les transcriptions de Lorraine Guay, les captations sonores, photos et vidéos de Neal Santamaria et les photos de Christiane Payer.

Québec, le 20 janvier 2016

## Remerciements



Merci aux gens qui ont organisé le colloque. Je me sens nourrie dans mon cœur, dans ma tête. Vous avez réussi à décloisonner entre groupes communautaires et entre communautaires et chercheur-e s universitaires. Je repars en me sentant plus forte.

\*

Je repars aussi avec des questionnements parce qu'on a parlé de démocratisation avec nos organismes. Oui on est dans ça, et ça cause toutes sortes de changements. Parfois on perd pied et on essaie de se remettre sur nos pattes et on reperd l'équilibre. Comment faire ? Comment ça s'opérationnalise ?

\*

Je veux lancer un souhait pour la suite. C'est comme ça que j'ai compris l'horizon politique, comme réappropriation de l'espace public comme le supermarché, le métro, la proximité, le quartier. Des fois les gens n'ont pas le goût de nous entendre parler de toutes nos affaires politique, mais prenons-la cette place. Il y a plein de monde qui sort avec nous tous les matins. Il y a une phrase que j'ai trouvée sur un powerpoint de Bertho, je crois : «S'ils ne nous laissent pas rêver, nous ne les laisserons pas dormir.» Et bien nous ne les laisserons pas dormir.

Nesrine

\*

Merci aux organisateurs du colloque. Merci à Marie-Laurence qui m'a donné la chance d'être ici, elle a pris la chance avec moi. N'oubliez pas les deux essentiels. On a besoin d'être nourris physiquement, mais aussi dans notre âme. Sans l'amour, la santé n'existe plus. Beaucoup de monde me disent : «Je te souhaite la santé». Tu peux pas avoir la santé sans l'amour.

Sally

\*

Nous voulons remercier pour l'invitation de venir dans cet espace transnational où nous avons vécu la démocratie, la citoyenneté et l'intégration de personnes diverses dans un même espace et dans un même discours. Merci à tous ceux qui ont rendu cet espace fantastique pour nous et nous souhaitons de pouvoir travailler ensemble pendant toute la vie.

Marinete ou Ana Maria

Ce colloque a été une occasion de collaborations multiples.

En voici quelques-unes.

L'équipe ÉRASME, sous la responsabilité de Lourdes Rodriguez del Barrio, a conçu le projet de ce colloque international : Lorraine Guay, coordonnatrice de l'équipe ; les partenaires communautaires, soit le Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec (RRASMQ), la Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), L'R des Centres de femmes du Québec et le groupe PEYO de Parc-Extension ; les partenaires universitaires, de l'Université de Montréal, soit Lourdes Rodriguez, Marie-Laurence Poirel, Roxane Caron, de l'Université Laval, soit Diane Lamoureux, Francine Saillant, Abdelwahed Mekki-Berrada, de l'UQAM, soit Jocelyne Lamoureux, et du Centre de recherche du CSSS de la Vieille Capitale, soit Michèle Clément et Éric Gagnon, ainsi que Vivian Labrie, comme chercheure autonome.

Le comité organisateur, animé par Lorraine Guay, a fait naître ce colloque, a pris soin de son contenu et de sa forme : Lourdes Rodriguez del Barrio, Lorraine Guay, Raymond Beaunoyer, Odile Boisclair, Sylvie Guyon, Anne St-Cerny, Suzanne Boisvert, Vivian Labrie.

L'équipe de Relais-Femmes a organisé et soutenu logistiquement l'événement : Anne St-Cerny, Nicole Caron, Mariel Assante, Audrey Bernard.

À l'accueil : Nicole Caron, Audrey Bernard, Mariel Assante et Jean-Pierre Ruchon.

À l'animation de l'ensemble : Anne St-Cerny.

À l'animation de divers moments : Lourdes Rodriguez del Barrio, Lorraine Guay, Suzanne Boisvert, Julie Raby, Sylvie Guyon, Raymond Beaunoyer, Vivian Labrie, Odile Boisclair, Diane Lamoureux.

À la préparation du moment d'expression artistique du premier soir : Suzanne Boisvert, artiste engagée dans le milieu communautaire, la Table de concertation des organismes aux services des personnes réfugiés et immigrantes, L'Échelon des Pays-d'en-haut et La Marie Debout.

Dans un rôle d'écoute et de retour en tant que grand témoin du colloque : Chantal Maillé, Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia.

À la captation photo et vidéo : Neal Santamaria et Christiane Payer du Centre D'Main de femmes de Valleyfield.

Aux tours de paroles, cartes, prise de notes graphiques, plus quelques photos : Vivian Labrie, avec l'apport de Joan Tremblay et Michel Bellemare pour l'animation des tours de parole et des dons de paroles.

Au soutien technique : Pierre-Luc St-Hilaire et l'équipe technique du Centre St-Pierre.

## Crédits

Les photos apparaissant dans ce document sont à attribuer aux auteur-e-s suivants comme suit. Le contenu des parenthèses réfère s'il y a lieu à l'ordre des photos sur les pages.

Vivian Labrie : pages 11(1), 53, 67.

Christiane Payer : pages 8(1), 9(3), 11(2,3,4), 12, 15, 16, 17, 25(1), 26, 43, 45, 46(1,3,4), 52(3,4,6), 55, 56, 57, 58, 59(4,5,6), 69(2).

Neal Santamaria : pages 4, 8(2), 10, 25(2), 35, 46(2), 52(1,2,5), 59(1,2,3), 72.

Programme du Colloque : page 9(1,2).

Radio-Canada/Louis-Philippe Ouimet : page 69(1).

Les clips vidéo sont à attribuer à Neal Santamaria.

Les dessins et notes graphiques sont à attribuer à Vivian Labrie, sauf le portrait d'Érasme, en page 63, qui est à attribuer à Hans Holbein, dit le Jeune.

Ce document est à citer comme suit : Labrie, Vivian. 2015. Récit du Colloque «Repenser et transformer la citoyenneté et la démocratie à partir des marges dans les sociétés néolibérales contemporaines», 27-29 novembre 2014, Montréal. Équipe de recherche ÉRASME.



Cette création est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage des Conditions Initiales à l'Identique 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

## Documents mis en ligne

Ce compte rendu et la documentation décrite ci-dessous sont accessibles en ligne au lien suivant : <http://www.rasmq.com/erasme/colloque2014.php> . Ils forment ensemble les actes du Colloque.

### Programme et texte d'accompagnement

Il s'agit d'une présentation synthétique de ce à quoi les participant·e·s étaient convié·e·s.

- [Programme du colloque «Repenser et transformer la citoyenneté et la démocratie à partir des marges dans les sociétés néolibérales contemporaine.](#)
- [Quelques balises pour une réflexion collective](#) (texte remis aux participant·e·s).

### Vidéo-clips

Des montages vidéo ont été réalisés par Neal Santamaria à partir de captations effectuées pendant le colloque. Les liens sont aussi indiqués aux endroits appropriés dans le compte rendu.

#### Jour 1. Dans quel monde vivons-nous ?

- [Clip 1. Introduction... interrompue par l'intrusion du néolibéralisme.](#)
- [Clip 2. Présentation des invité·e·s internationaux.](#)
- [Clip 3. Présentation de la soirée, par Suzanne Boisvert](#)
- [Clip 4. Cartographie des mémoires, par Stéphanie Gasana](#)
- [Clip 5. Cartographie des mémoires, par Rania Arabi](#)
- [Clip 6. Cartographie des mémoires, par Lisa Ndjuru](#)
- [Clip 7. Esperanza, par L'Échelon des Pays-d'en-Haut](#)
- [Clip 8. Nous les femmes qu'on ne sait pas voir !, par La Marie-Debout](#)

#### Jour 2

- [Clip 9. Vox pop sur citoyenneté et démocratie/démocratisation](#)
- [Clip 10. Majo Hansotte en atelier \(matin\)](#)
- [Clip 11. Majo Hansotte en atelier \(après-midi\)](#)
- [Clip 12. Entrevue avec Ariane Estenne](#)
- [Clip 13. Retours d'ateliers](#)

#### Jour 3

- [Clip 14. Ce qui ouvre l'avenir](#)
- [Clip 15. Apport des invité·e·s internationaux, échanges de paroles pour tenir bon et conclusion](#)

### Prise de notes graphiques

Selon une pratique qui a cours dans l'équipe ÉRASME, une prise de notes graphiques a été effectuée par Vivian Labrie à divers moments pendant le colloque. Ces dessins sont présentés jour par jour sous la forme de trois diaporamas.

- Notes graphiques. [Jour 1.](#)
- Notes graphiques. [Jour 2.](#)
- Notes graphiques. [Jour 3.](#)